Hélena

opéra En trois actes

HÉLÉNA,

OPÉRA,

EN TROIS ACTES,

Paroles de J. N. BOUILLY, membre de la Société Philotechnique,

Musique de MÉHUL.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique national, le 16 ventose, an 11.

« Bienfaisance le plus souvent
» Aime le chaume et le mystère. »
HÉLÉNA, act. I. scène 7.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CONSTANTIN, comte d'Arles.	M. *Gavaudan.*
EDMOND, cru comte d'Arles.	M. *Gaveaux.*
HÉLÉNA, princesse de Tarascon, épouse de Constantin, sous le nom de *Petit Jacques* et les habits d'un pâtre.	Mad. *Scio-Messié.*
ADOLPHE, sous le nom de *Paul*, âgé de sept ans, fils unique de Constantin et d'Héléna.	Mlle *Simonet.*
MAURICE, riche fermier.	M. *Juliet.*
ANNA, fille unique de Maurice.	Mad. *Gavaudan.*
URBAIN, garçon de ferme au service de Maurice, amoureux d'Anna.	M. *Le Sage.*
LE GOUVERNEUR d'Arles.	M. *Philippe.*
UN ECUYER.	M. *Cellier.*
Chevaliers.	
Villageois et Villageoises.	
Pastoureaux et Pastourelles.	
Gardes et Soldats.	
Peuple.	

La scène se passe en Provence, au commencement du 13e siècle, savoir : pendant les deux premiers actes, dans une châtellenie située à deux milles d'Arles ; et, pendant le troisième acte dans le palais des comtes d'Arles.

Vû et approuvé, le 19 pluviose an 11. Le Préfet du Palais, chargé de la sur-intendance de l'Opéra-Comique. Cramayel.

Vû l'approbation donnée, permis d'afficher et représenter, ce 19 pluviose an 11. Le conseiller d'état, Préfet de police,
Dubois.

HÉLÉNA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un vaste hangar ou attelier de ferme. Çà et là tous les attributs et ustensiles de l'agriculture, plusieurs portes conduisent dans différens bâtimens dont on apperçoit une partie. Sur le côté, à la droite du spectateur, une longue table couverte de brocs, de différens vases d'étain et de terre. Autour, plusisurs bancs et escabeaux. Le fond de ce hangar est soutenu par plusieurs vieux piliers entourés de lière et de vignes, à travers lesquels on apperçoit de riches collines, et le site le plus beau de la Provence.

SCENE PREMIERE.

MAURICE, PAUL, ANNA, URBAIN.

(*Au lever de la toile, Maurice, assis dans un grand fauteuil de bois, affûte, avec une lime, une faucille sur son genou; Paul est assis sur un escabeau, aux pieds de Maurice qui lui apprend à tresser une petite cage d'ozier. A leur droite, Anna tourne nonchalamment une meule sur laquelle Urbain aiguise une faucille. Cette meule est montée sur un affût appuyé sur trois pieds. Maurice fixe Paul en souriant et avec intérêt.*)

URBAIN, *à Anna.*

TOURNEZ donc! (*Anna sourit avec malice et tourne la meule plus doucement.*)

PAUL, *à Maurice.*

Est-ce bien, père Maurice?

MAURICE.

A merveille, mon p'tit Paul, (*il le caresse.*) à merveille!

URBAIN, *avec impatience.*

Mais tournez donc plus vîte... (*Anna tourne encore plus doucement.*) Plus vîte, entendez-vous?

ANNA, *quittant la meule.*

Mafine, c'est que j'sommes lasse.

URBAIN.

Vous n'diriez pas ça si c'était... pour p'tit Jacques.

ANNA, *toujours avec malice.*

Ça s'pourrait.

URBAIN.

Heum ! la mauvaise tête !

ANNA.

Heum ! l'maudit jaloux !

MAURICE, *ricannant.*

N'allez-vous pas encore vous quereller, vous autres ?

URBAIN, *quittant la meule.*

Mais, not' maître...

ANNA, *de même.*

Mais, mon père...

MAURICE.

Allons, qu'ça finisse... (*à Anna, lui désignant le côté à sa gauche.*) Viens ici, toi. (*Anna va prendre une gourde sur la table.*) Viens-tu ici, quand je te le dis ?

(*Anna vient s'asseoir sur un escabeau à la gauche de son père. Urbain s'assied de même à la droite de Maurice, et aiguise aussi, avec une petite pierre, plusieurs faucilles qu'il met auprès de lui.*)

ANNA, *fixant Urbain avec malice,*

La jolie humeur pour un prétendu !... comme ça promet !

URBAIN.

Dame chacun à sa manière d'aimer... (*à part.*) Tâchons d'l'amadouer en chantant.

CHANSON.

(*En la chantant, il porte les yeux sur Anna ; leurs regards se rencontrent.*)

Premier Couplet.

Guillot, dé la jeune Isabelle,
Depuis long-tems est amoureux ;
Mais l'feu dont-il brûle pour elle,
Malgré lui le rend soucieux :
Il s'inquiète, ilboude, il crie ;
S'appaise et cède tour-à-tour :
Il n'est point d'véritable amour
Sans un p'tit brin de jalousie.

TOUS, *excepté Anna.*

Il n'est point, etc.

MAURICE.

Est-ce que tu n'aimes pas ce r'frain-là, ma fille ?

ANNA.

Deuxième Couplet.

(*Elle le chante, en fixant à son tour Urbain avec intention.*)

Guillot d'vient l'époux d'Isabelle :
Rien n'est égal a son ardeur ;
El' s'ra pour le moins éternelle :
Il est au comble du bonheur ;
Mais soudain tout le contrarie :
Sa flamme s'éteint chaque jour ;
Au bout de trois mois, plus d'amour ;
I'n'reste que sa jalousie.

URBAIN, *piqué.*

Trois mois, mam'selle !

ANNA, *avec vivacité.*

Eh ben, monsieur, mettons-en six.

MAURICE.

Encore...

Troisième Couplet.

On sait ben qu'dans le mariage
Le tems n'est pas toujours serein ;
On ne peut faire un long voyage,
Sans quenqu'fois broncher en chemin.
Pour charmer le nœud qui nous lie,
Soyons indulgens tour-à-tour.
Le moindre petit brin d'amour
Fait oublier la jalousie.

TOUS.

Le moindre, etc.

(*Anna tire de son sein un ruban qu'elle attache à la gourde ; ce qui est remarqué par Urbain.*)

MAURICE.

Urbain est jaloux ; ça, c'est vrai ; mais toi, Anna, tu te plais souvent à l'tourmenter.

ANNA.

N'gnia pas grand mal, j'crois, à éprouver celui dont on veut faire son mari.

URBAIN.

M'semble que d'puis trois ans que j'suis ici premier garçon d'ferme ; vous devriez m'connaître assez...

MAURICE.

Il a raison, ma fille, ne m'as tu pas dit, cent fois, toi-même (*Imitant la voix d'Anna.*) « Comme Urbain nous » est attaché; il a, par son travail, doublé le r'venu d'not' » ferme. Jamais ça n'fait les doux yeux aux filles du village : » m'est-à-vis, mon père, que c'est ben là l'mari qui m'fau- » drait... » (*Ton naturel.*) Et, quand j'ons approuvé ton choix, quand, déjà, j'nous occupons d'vos noces, j'vous entendrai, tout l'jour, bourdonner à mes oreilles, et vous disputer sans cesse...

ANNA.

Mais, mon père, est-ce ma faute, à moi, si petit Jacques lui fait tourner la tête ?

URBAIN.

Sûr'ment, mam'selle, qu'c'est vot' faute. D'puis un an, qu'pour mon malheur, c'maudit pâtre est entré dans c'te ferme, n'gnia pas d'mortifications que j'n'essuie. Autrefois, on apprenait mes chansons, on les préférait à toutes les autres : aujourd'hui l'on a plus à la bouche qu'celles d'petit Jacques.

ANNA.

Elle sont si jolies !

PAUL.

Sur-tout celle du Troubadour : n'est-ce pas, père Maurice ? (*Maurice lui fait signe de s'observer; le prend sur ses genoux et le caresse.*)

URBAIN.

Si l'on a des fleurs, des fruits nouveaux, en un mot qu'euqu' préférence à faire, c'est toujours pour petit Jacques. Et t'nez, vous voyez ben c'ruban qu'on attache là, avec tant d'plaisir à c'te gourde... eh ben, j'gageons qu'c'est encore pour petit Jacques.

ANNA, *souriant avec malice.*

On n'peut pas d'viner plus juste.

URBAIN, *avec emportement.*

Et, vous croyez, mam'selle...

MAURICE.

Allons, paix... Une gourde, un ruban... v'la-t-il pas d'quoi s'effaroucher ?... Sois tranquille, mon garçon; (*d'un ton marqué.*) jamais petit Jacques... ne s'ra l'époux d'ma fille.

ANNA, *toujours avec malice.*

I'n'faut jurer de rien, mon père.

URBAIN.

Vous l'entendez.

MAURICE.

Tu n'vois donc pas qu'c'est pour se moquer de toi ?

URBAIN.

Eh ben, pour nous mettre tous d'accord, que n'donnez-vous à p'tit Jacques son congé ?

MAURICE, *vivement.*

Chasser de chez moi, ce jeune pâtre !

PAUL, *se jettant au cou de Maurice.*

Je veux qu'il reste, moi.

MAURICE.

Eh ! que peut-on lui reprocher ? n'fait-il pas exactement son service ?

ANNA.

Depuis qu'il garde nos troupeaux, avons-nous fait la moindre perte ?

PAUL.

Jamais il ne revient des champs sans m'apporter quelque chose.

URBAIN.

Et moi j'vous dis qu'c'est un p'tit avanturier, c'est v'nu d'je n'sais où ; ça appartient à je n'sais qui.

MAURICE.

C'est justement parc'qu'il est orphelin, sans appui, que j'lui d'vons s'cours et protection... (*avec fermeté.*) en un mot i'm'plait ce jeune pâtre, i'm'intéresse, oui, m'intéresse; et je l'gard'rai près d'moi, tant qu'il lui plaira d'y rester.

PAUL, *fixant Urbain.*

C'est bien fait !

MAURICE.

Il est si doux d'être utile à ses semblables (*désignant Paul.*) C'est comme c'cher enfant... Je n'saurais porter l'z-yeux sur lui, sans éprouver là... (*il porte la main sur son cœur.*) Je m'souviendrai toujours du moment où je l'trouvai sous nos grands oliviers. Y a pourtant d'ça... deux ans tout à l'heure. C'étoit à la chûte du jour ; je r'venais d'Ta-

rascon sus ma mule qui tout-à-coup s'arrête et r'cule effrayée ; je r'garde, et j'apperçois au milieu du chemin un enfant presque nud...

PAUL.

J'pleurais, n'est-ce pas ?

MAURICE.

On avait suspendu à ton cou c'papier précieux. (*il tire de son sein un petit sac de cuir suspendu à un vieux ruban.*) Je l'portons toujours là.

URBAIN.

Lisez-nous l'donc encore, not' maître.

MAUUICE.

J'vous l'ai déjà lu tant d'fois !..

ANNA.

Ça n'fait rien, mon père ; j'avons toujours du plaisir à l'entendre.

(*Maurice ouvre le petit sac et en tire l'écrit. Urbain et Anna se lèvent, viennent se groupper auprès de lui, et font sentir, par le mouvement de leurs lèvres, qu'ils répètent tout bas ce que lit Maurice.*)

MAURICE, *lit.*

« Cet enfant, que vous appelerez Paul, est l'unique es-
» poir d'une famille persécutée.

URBAIN, *répétant.*

Persécutée !

MAURICE, *continuant.*

» Les plus hautes destinées lui appartiendront peut-être
» un jour...

URBAIN.

» Les plus hautes destinées.

ANNA.

Tais toi, donc.

MAURICE, *continuant de lire.*

» On vous a choisi, bon Maurice, pour lui tenir lieu de
» ses parens, jusqu'à ce qu'ils puissent se faire connaître ;
» ne l'abandonnez pas... » Surpris, ému, et sur-tout fier du choix qu'on avait fait d'moi, je te pris dans mes bras, pauvre petit...

PAUL.

Et tu es devenu mon père.

MAURICE.

Oui, oui, ton père. (*il l'embrasse, Anna et Urbain lui font aussi des caresses.*

TRIO.

MAURICE, URBAIN, ANNA.

L'aimable enfant!
Qu'il est intéressant!

MAURICE.

Pour lui je m'sentons l'cœur d'un père.

URBAIN, ANNA.

J'l'aimons comme' s'il était mon frère.

ANNA.

S'il ne r'trouve point ses parens,
J'partag'rons avec lui nos troupeaux et nos champs,
Comm' si j'étions d'la même famille.

MAURICE.

Bien, bien, ma fille!

ENSEMBLE.

URBAIN, ANNA.	MAURICE.
Oui, s'il ne r'trouve point ses parens, J'partag'rons avec lui nos troupeaux et nos champs.	Bien, bien, mes chers enfans!

TOUS TROIS ENSEMBLE, *les mains tendues vers le ciel et s'entrelaçant avec Paul.*

Veille sur sa jeunesse!
Protège sa faiblesse!
Dieu tout puissant,
Conserve cet enfant!

(*On entend, dans le lointain, un air champêtre qui s'approche par dégrés.*)

ANNA.

C'est le r'tour des champs.

(*Les montagnes sont couvertes de pastoureaux et de pastourelles, parmi lesquels on apperçoit Héléna, ils descendent par des sentiers qui serpentent jusqu'au bas du village.*)

PAUL, *sautant de joie.*

J'apperçois petit Jacques.

MAURICE, *à Urbain.*

Faut qu't'ailles l'aider, mon garçon, pour empêcher nos chèvres d'gagner l'grand étang.

URBAIN.

J'y vais... (*à Anna.*) Ah ! ça, la paix est faite. (*ils s'embrassent encore.*)

ANNA, *toujours avec malice.*

Pas pour long-tems, n'est-ce pas ? (*Urbain sort.*)

SCENE II.

MAURICE, ANNA, PAUL.

MAURICE.

J'n'avons pas d'tems à perdre; allons, ma fille, prépare vîte les laitières.

ANNA, *se trémoussant et déposant sur la table deux grandes laitières de cuivre.*

Les v'là, mon père.

PAUL, *à Anna.*

Tu m'f'ras traire la belle chèvre blanche, pas vrai ?

ANNA.

Mais, c'est à condition qu'tu ne boiras pas tout le lait comme hier au soir.

PAUL.

Oh ! je s'rai bien sage... Mais voici petit Jacques, voici petit Jacques !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, HÉLÉNA, *vêtue en pâtre.*

(*Elle entre par le fond du théâtre, haletant et avec précipitation, elle porte une gourde en sautoir, un haut-bois attaché par un ruban à sa boutonnière : elle tient à la main une cage d'ozier dans laquelle est une fauvette. Elle doit avoir le ton et le langage d'un jeune pâtre espiègle et familier.*)

HÉLÉNA, *dans la coulisse.*

Eh ! pardine ! fais-les rentrer toi-même... (*paraissant.*) Oh ! t'as beau crier, je n'te craignons pas... Eh ! non morgué, je n'te craignons pas.

MAURICE.

A qui en as-tu donc ?

ANNA.

A Urbain ; ça s'devine.

HÉLÉNA.

I'n'veux tant seul'ment pas m'donner l'tems d'veni' boire un coup... Bonjour not' maître !... i'fait une chaleur, qu'j'ons vidé ma gourde y a long-tems... Ouf !.. j'meurs de soif.

(*Elle dépose la cage sur la table.*)

MAURICE, *l'observant avec le plus grand intérêt.*

Attends, mon garçon. (*il prend sur la table une bouteille de grais, la débouche et la lui présente.*) Avale-moi de c'vieux vin, ça n'te f'ra pas de mal.

HÉLÉNA, *passant sa manche sur le col de la bouteille.*

A vot' santé, not' maître ! (*Elle boit à même la bouteille.*)

ANNA.

O ! mon dieu, comme il a chaud !

HÉLÉNA.

A la vôt', mam'selle Anna. (*Elle boit encore.*)

PAUL, *examinant la cage.*

Est-ce que tu m'apportes encore quelque chose ?

HÉLÉNA.

C'est une fauvette.

PAUL.

Oh ! qu'elle est jolie !

HÉLÉNA, *avec intention.*

J'l'ai prise, ici près . . . Au moment ou c'qu'al donnait la becquée à ses petits.

PAUL.

Elle a des petits ?

HÉLÉNA.

Qui vont mourir, étant privés d'leux mère . . .

PAUL, *ému.*

Ils vont mourir ! . . .

MAURICE.

Ça vous a déjà un p'tit cœur . . .

HÉLÉNA, *avec expression.*

Qui promet, ça, c'est vrai ?... (*reprenant son ton d'espièglerie.*) Mais, Urbain m'attend, i'va, sans doute m'quereller encore ; eh ben, tant mieux ! j'varrons beau jeu.

ANNA, *tenant une laitière de chaque main.*

Tiens lui tête, je t'en prie.

HÉLÉNA.

Oh ! pour c'qu'est d'ça, mam'selle Anna . . . soyez tranquille.

MAURICE, *à part.*

Faut absolument en v'ni' à l'explication . . . (*à Anna.*) Va toujours, ma fille ; i'te rejoindra dans un instant.

ANNA, *s'en allant.*

Moi, qui m'faisais un'fête de l'voir aux prises avec Urbain. Ne tarde pas, p'tit Jacques . . . j't'en prie . . . ne tarde pas. . . Viens, mon p'tit Paul, viens.

PAUL, *à Héléna, en désignant la cage.*

Et, tu dis donc, que ses petits vont mourir ?

HÉLÉNA.

Sur'ment, qu'ils vont mourir.

ANNA, *prenant Paul par la main.*

Viens, Paul, viens ! (*Elle l'enmène par la petite porte lattérale.*)

SCENE IV.

MAURICE, HÉLÉNA.

MAURICE, *fixant Héléna.*

J'ons à t'parler, mon garçon . . . écoute, p'tit Jacques. . . Je n'crois pas q'tu puisses t'plaindre de moi ?

HÉLÉNA, *interdite.*

Ben l'contraire, not' maître.

MAURICE.

Eh ben, moi, j'ons à m'plaindre... de vous.

HÉLÉNA.

De moi ?

MAURICE.

Tu m'as . . . vous m'avez trompé.

HÉLÉNA.

Expliquez-vous.

MAURICE, *l'étudiant.*

I'n'me faut qu'un mot, à moi, qu'un seul geste. . . (*avec mystère, et l'amenant sur le devant de la scène.*) M'nierez-vous, qu'souvent i'vous échappe, en secret, queuq' larmes, queuq' soupirs ; m'nierez-vous, qu'hier encore, tandis qu'-

tout l'monde était à l'ouvrage, et qu'vous n'me saviez pas si près d'vous, il est sorti d'vot' bouche ces propres paroles : « J'eus ton premier amour . . . par toi, je fus heureuse et » mère... Unique objet de ma pensée, quand s'rons-nous réunis ? . . . » p'tit Jacques . . . vous êtes une femme . . . . (*Mouvement terrible d'Héléna.*) N'gn'ya qu'moi, qu'ayons découvert vot' secret. Je l'respecterons, soyez tranquille ; je l'respecterons ; mais, j'avons une fille, dont j'devons conserver l'honneur et la réputation ; c'est not' seul trésor à nous autres. I'n' m'est donc plus possible d'vous garder chez moi, à moins qu'vous n'me disiez ben franchement qui vous êtes, d'où vous êtes, et quels sont vos projets.

HÉLÉNA, *lui serrant les mains.*

Eh bien, vous saurez tout... Qui mieux que vous a des droits à ma confiance ?

MAURICE, *avec gaîté et volubilité.*

C'est, j'm'en doute, queuqu'écart de jeunesse : on n'voit pus qu'ça, même au village ; mais j's'rons indulgent, entendez-vous ? Eh ! bon dieu ! qui n'a pas ses faiblesses ? Si vous n'êtes qu'malheureuse, j'vous consol'rai du mieux qui m'sera possible : si vous êtes coupable : eh bien, j'pourrons, p't'être, vous aider à réparer vos torts.

HÉLÉNA.

Excellent homme ! Ecoutez-moi, bon Maurice. . . Vous avez souvent entendu parler (*avec effort.*) du comte d'Arles. . . du malheureux Constantin ?

MAURICE, *avec horreur et vivement.*

Ce monstre qui, dans une partie de chasse, eut la barbarie d'assassiner son père, le prince Adolphe !

HÉLÉNA

Ce ne fut point Constantin qui commit ce crime abominable. . . je puis vous attester son innocence. Vous voyez en moi sa malheureuse épouse.

MAURICE, *reculant avec respect et ôtant son chapeau.*

Vous seriez la princesse Héléna !

HÉLÉNA.

J'étais à cette même partie de chasse, auprès de mon époux, lorsqu'un coup d'arquebuse, tiré tout près de nous,

frappa le prince Adolphe à la poitrine. Nos gémissemens et nos regrets auraient dû détourner le soupçon cruel. . mais la jalousie et l'ambition avaient ourdi leur trame avec tant d'adresse !... Voyant que mon époux était accusé du meurtre de son père, et qu'il allait être condamné, je le forçai de fuir et de sauver sa tête. Une nuit, par une issue secrette, nous sortîmes d'Arles ; lui, dévoré d'indignation, abattu par la douleur, et moi, portant dans mes bras un enfant de quatre ans, l'unique fruit de notre union.

MAURICE.

Un enfant de quatre ans !

HÉLÉNA.

A peine le jour commençait à paraître, et déjà avions nous gagné ces hauteuts, que nous apperçûmes de loin des soldats à notre poursuite : nous nous sauvâmes dans la forêt voisine. Les cris de notre enfant, qui semblait partager notre frayeur, indiquaient notre retraite ; les gardes étaient sur nos pas, nous allions tomber en leur pouvoir ; dans ce trouble affreux nous nous égarons ; je perds de vue Constantin ; j'erre de ravins en ravins et me refugie enfin dans une caverne que je découvre, étouffant dans mon sein les cris perçans de mon fils, que je ne pouvais calmer.

MAURICE, *avec émotion.*

Pauvre dame ! Et dites-moi, qu'avez-vous fait d'vot' enfant ?

HÉLÉNA.

Je le gardai long-tems avec moi dans la caverne, profitant des momens de son sommeil, pour aller mandier quelque nourriture, sous des habits que j'avais su me procurer ; le hazard me conduisit un jour à cette ferme : vous m'assistâtes si généreusement : je remarquai sur votre figure une bonté si franche, et dans tout ce qui vous entourait une félicité si pure... Mon fils dépérissait chaque jour, je craignais sans cesse qu'il ne me fît découvrir...

MAURICE.

Eh bien ?

HÉLÉNA.

Un soir que vous reveniez de la ville, je l'exposai sur votre passage...

MAURICE, *avec l'égarement de la joie.*

Quoi ! c'est votre enfant que j'ai conservé, c'est l'héritier des comtes d'Arles!... Ah ! que j'vous r'mercie d'avoir choisi Maurice. (*il lui baise les mains.*) Pardon, madame, pardon. (*il se jette à ses pieds.*) La joie, l'respect... l'saisissement... J'n'en doutons plus, vot' époux est innocent ; oui, oui, il était innocent. Et nous, qui l'avons maudit tant d'fois dans c'village ; et ça, en vot présence encore !... Ah ! mon dieu, mon dieu !... Et dites-moi, qu'est-il devenu ce prince infortuné ?

HÉLÉNA.

Depuis l'instant fatal qui nous a séparés, je l'ai cherché vainement dans toute la Provence. Il aura sans doute gagné des climats lointains, ou, peut-être, a-t-il succombé à ses malheurs...Enfin, après tant de recherches inutiles, j'ai senti que le dépôt le plus cher me rappelait en ces lieux ; je suis parvenue à m'introduire ici en qualité de pâtre; et, sous cette condition paisible, je goûte, depuis un an, le bonheur in'exprimable de voir à chaque instant mon fils trop jeune pour me reconnaître, de pouvoir, sans qu'on s'en apperçoive, diriger ses penchans, semer dans son cœur le germe des vertus, et lui prodiguer, sous le nom de la simple amitié, les soins vigilant et l'amour de la plus tendre mère.

MAURICE.

Vous et vot' enfant vous v'là chez moi, et j'en rends grace au ciel ; mais quel est votre dessein ?

HÉLÉNA.

Le voici : vous savez que le comte Romuald, qui succéda au prince Apolphe, son frere, est mort depuis peu de tems.

MAURICE.

Si ben qu'c'est sir Edmond, son fils unique, qui s'trouve aujourd'hui l'héritier des comtes d'Arles.

HÉLÉNA.

Je veux, sous cet habit, vous accompagner à Arles, à Tarascon, pénétrer avec adresse jusqu'à Edmond, m'assurer de ses sentimens ; peut-être parvindrais-je à découvrir l'auteur du crime dont Constantin fut accusé ; alors je me nomme et fais restituer à mon fils l'honneur et la puissance de son père innocent.

MAURICE.

Ah ! qu'eu joie pour moi si c'cher enfant !... C'qui m'surprend, c'est qu'vous ayez pu, devant lui, r'tenir c't'elan d'une mère ; j'en n'aurais jamais eu la force, moi ; vrai, j'en n'aurais jamais eu la force... C'pauvre petit Paul...

HÉLÉNA.

Son vrai nom est Adolphe.

MAURICE.

Adolphe... C'est qu'il a pour vous un penchant !.. on dirait qu'la nature... Il est vrai qu'tout l'monde vous aime ici.

HÉLÉNA, *gaiement.*

Excepté Urbain, n'est-ce pas ?

MAURICE.

N's'est-i pas mis en tête qu'vous v'liez en compter à ma fille ?

HÉLÉNA.

Il faut en profiter, bon Maurice, afin d'écarter tout soupçon.

MAURICE.

Comment cela ?

HÉLÉNA.

Quand vous verréz qu'Urbain me brusquera... et c'est assez son usage ; loin de prendre ma défense, il faut feindre d'entrer dans ses vues, témoigner du dégoût de mon service...

MAURICE.

Je vous comprends.

HÉLÉNA.

Me quereller, me traiter là...

MAURICE, *gaîment.*

C'n'est pas l'embarras, quand j'm'y mets, ça va bien.

HÉLÉNA.

En un mot, aller jusqu'à m'attribuer des torts.

MAURICE.

I' faudrait donc pour ça qu'vous fissiez d'tems en tems queuqu'gaucherie ; et vous n'y êtes pas accoutumée. J'entends quelqu'un.

HÉLÉNA.

C'est Urbain : songeons à bien jouer nos rôles.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, URBAIN.

URBAIN, *criant au fond du théâtre avec impatience.*

P'tit Jacques ?... Eh ! p'tit Jacques ?... (*il l'apperçoit.*) C'est donc comm'ça qu'tu fais ton ouvrage ?

HÉLÉNA, *d'un air confus et reprenant le ton d'un pâtre.*

C'est-i' ma faute à moi, si not' maît'...

MAURICE, *se mettant entre eux deux.*

C'est moi... c'est moi qui l'ai r'tenu.

URBAIN.

Oh ! vous v'là ben ! toujours prêt à l'excuser.

MAURICE.

Moi l'excuser !... (*cherchant un prétexte de colère.*) Pas aujourd'hui toujours.

URBAIN.

Es-ce que vous seriez fâché contre lui ? ça s'rait du nouveau.

HÉLÉNA, *bas à Maurice qui hésite.*

Eclatez donc.

MAURICE.

J'viens d'avoir avec lui... une scène !...

URBAIN.

Tout d'bon !... (*à part.*) Si ça pouvait prendre !

MAURICE, *affectant toujours une colère graduée.*

J'n'l'oublirai jamais celle-là.

URBAIN.

Quand j'vous dis qu'c'est un mauvais sujet... (*à part et se frottant les mains.*) V'là qu'ça s'met en train.

MAURICE, *à Héléna.*

Ah ! qu'ça m'coute !

HÉLÉNA, *bas à Maurice.*

Du courage.

MAURICE, *avec effort.*

Un p'tit étourdi...

URBAIN.

Qui fait sottise sur sottise.

MAURICE.

Un entêté !...

URBAIN.

Qui veut tout faire à sa guise.

MAURICE, *avec une volubilité graduée.*

Un fainéant qui n'gagne pas tant seul'ment l'pain qu'i' mange.

URBAIN.

C'est bien vrai.

HÉLÉNA.

Ah ! not' maît', peut-on dire ça !

MAURICE.

Un p'tit avantageux qui s'croit tout permis ; un insolent, un libertin, une mauvaise langue... (*bas à Héléna.*) C'est trop fort, n'est-ce pas ?

HÉLÉNA.

Excellent !

MAURICE, *continuant.*

Qui n'me paie qu'd'ingratitude, qui n'ménage personne, qui m'comprommettra avec tout l'monde ; qui m'f'ra détester d'tout le village...

URBAIN, *qui pendant ce couplet exprimait à part sa joie.*

Et qu'il faut chasser sur-le-champ.

MAURICE, *vivement.*

Non, non... (*se reprenant.*) C'est que j'm'sens d'une colère. (*il sort en riant sous cape.*)

HÉLÉNA, *à part.*

C'est parfait !

URBAIN, *aussi à part.*

Suivons Maurice, et tâchons de l'exciter encore. (*fixant Héléna qui affecte un air triste et confus.*) Maudit pâtre, pour cette fois tu déguerpiras. (*il sort.*)

SCENE VI.

HÉLÉNA, *seule.*

J'ai touché Maurice ; je m'y attendais... Tout semble favoriser mon projet... O ! mon cher Constantin . . . si je pouvais te voir un seul instant ; ou du moins ne plus douter de ton existence, rien ne manquerait à mon bonheur. . . J'entends mon fils, tâchons de nous contenir ; sa présence est celle que je chéris . . . et que je redoute le plus.

SCENE VII.

HÉLÉNA, PAUL.

PAUL, *la cage d'ozier à la main.*

Pourquoi donc n'es-tu pas venu traire les chèvres ?

HÉLÉNA.

C'est que j'ai été occupé ici avec notre maître.

PAUL.

Tiens, voici ta cage.

HÉLÉNA.

Qu'as-tu donc fait de la fauvette ?

PAUL.

N'm'as-tu pas dit qu'elle avait des petits et qu'ils allaient mourir ?.. Je lui ai donné la volée.

HÉLÉNA, *avec tressaillement.*

Bien, Paul !.. (*elle s'élance pour l'embrasser, s'arrête et lui serre la main.*) Bien, mon ami !

PAUL.

Oh ! si tu avais vu comme elle était contente.

HÉLÉNA.

Je le crois bien ! une mère est si heureuse, lorsqu'après une absence, elle revoit... (*réprimant un élan.*) Elle peut caresser ses enfans !

PAUL.

Ah ça, tu sais bien que tu m'as promis de m'apprendre la chanson du Troubadour.

HÉLÉNA, *d'un ton très-marqué.*

Tu l'aimes donc beaucoup ?

PAUL.

Oh ! chante-la moi, je t'en prie !

HÉLÉNA.

Ecoute ! (*elle s'assied et le prend sur ses genoux.*)

ROMANCE.

Premier Couplet.

Un beau troubadour béarnais,
Victime de la calomnie,
Fut contraint de fuir à jamais
Sa bien aimée et sa patrie.

N'auras donc plus bonheur, tant doux amour?
Que je te plains, innocent troubadour!

PAUL.

Que je te plains, etc.

Le second couplet, petit Jacques ?

HÉLÉNA, *d'un ton marquée et avec une émotion graduée.*

Second Couplet.

La bien aimée et son enfant
Tombent dans affreuse misère :
De faim le fils est expirant ;
Cris plaintif déchirent la mère.
Faut-il, hélas ! t'avoir donné le jour,
O malheureux enfant du troubadour !

PAUL.

Ó malheureux, etc.

L'enfant n'mourut pas, dis ?

HÉLÉNA.

Troisième Couplet.

Un bon pâtre apperçoit l'enfant,
Le prend, le porte à sa chaumière ;
Bienfaisance le plus souvent
Aime le chaume et le mystère.
Soins sont donnés et la nuit et le jour.
(avecivresse) Il est sauvé l'enfant du troubadour.

PAUL, *avec joie.*

Il est sauvé, etc.

C'est tout comme moi.

HÉLÉNA, *troublée.*

Que veux-tu dire ?

PAUL.

J'avais une mère aussi, moi... Elle m'avait emmené bien loin... bien loin... et puis voilà que je l'ai perdue ; et puis voilà que Maurice est devenu mon père... Mais il y a encore un couplet à ta chanson ?

HÉLÉNA, *elle se lève et dépose Paul à terre.*

Quatrième Couplet.

La mère à ces signes certains
Reconnaît justice éternelle ;
De son fils joint petites mains *(Paul joint ses mains.)*
Et lui fait chanter avec elle :
(Elle lève les mains et les yeux vers le ciel.)

Rends, juste ciel, un père à notre amour!
Daigne exaucer l'enfant du troubadour!

ENSEMBLE.

(Paul imite l'attitude de sa mère.)

Rends, juste ciel, etc.

(Pendant que Paul chante ces deux vers, Héléna exprime, par son jeu, tout l'intéret de sa situation et sa tendresse pour son fils qu'elle serre dans ses bras, pendant la ritournelle, et qu'elle couvre de baisers.)

(Maurice paraît au fond du théâtre.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE.

MAURICE, *au fond du théâtre.*

Laissons la jouir ; mais veillons à c'qu'elle ne s'trahisse pas.

PAUL.

Dis-moi p'tit Jacques, le beau troubadour revint-il ? re-vit-il son enfant, sa bien aimée ?

HÉLÉNA, *avec le plus vive émotion.*

La chanson.... n'en dit pas davantage. (*Elle essuie des larmes qui s'échappe de ses yeux.*)

PAUL.

C'est bien dommage... Tu pleures ?...

HÉLÉNA, *réprimant son émotion.*

Ce n'est rien...

PAUL.

Ne v'là t'i pas que j'pleure aussi, moi... (*lui baisant les mains.*) C'est que je t'aime tant !

HÉLÉNA, *le serrant de nouveau dans ses bras.*

Cher enfant !

PAUL.

Oh ! comme tu m'embrasses fort !

HÉLÉNA, *avec ivresse.*

Ta jolie petite voix est si douce !... Tes caresses portent dans tous mes sens !... Mon cher Paul !... mon cher f...

MAURICE, *accourant en riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! je n'saurais m'empêcher d'en rire...

(*bas à Héléna.*) Remettez vous... (*haut.*) Urbain n's'est-i pas imaginé que j'm'en vas vous chasser sus-l'champ?

PAUL, *s'attachant à Héléna.*

Le chasser!... Garde le, père Maurice.

MAURICE, *toujours bas à Héléna.*

Voyez-vous c't'instinct?

PAUL, *se jettant à genoux et joignant ses mains.*

Garde-le; je t'en prie!

HÉLÉNA.

O nature!

MAURICE, *relevant Paul et le prenant dans ses bras.*

Rassure-toi, mon p'tit Paul; rassure-toi.

PAUL, *porté sur les bras de Maurice et d'Héléna.*

Il rest'ra donc!

HÉLÉNA, *très-émue.*

Oui, oui, je resterai.

PAUL.

Toujours?

MAURICE.

Toujours.

HÉLÉNA.

Oh! toujours.

(*Ils s'embrassent tous les trois. Maurice fait sentir dans ce tableau le respect et l'émotion que lui cause un embrassement de la princesse.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, URBAIN, ANNA.

URBAIN, *à Anna au fond du théâtre.*

T'auras beau dire et beau faire, ton père à pris son parti, et l'beau pâtre va déguerpir. (*il apperçoit Maurice qui, en ce moment, presse Héléna sur son cœur.*)

ANNA, *désignant le groupe.*

Qu'est-ce que tu dis donc, imbécille?

URBAIN, *à Maurice qui dépose Paul à terre.*

Comment, vous qui tout à l'heure...

MAURICE, *dans le plus grand trouble.*

C'est vrai; mais p'tit Jacques... a su m'faire entendre...

(*à part.*) m'presser el'-même dans ses bras ! (*haut.*) et puis c't'enfant... oui, c't'enfant lui est si attaché !... (*bas à Héléna.*) Aidez-moi donc...(*haut.*) Tant y a qu'j'ons été ému... saisi, malgré moi...

HÉLÉNA, *avançant vers Urbain d'un ton brusque et menaçant.*

C'est donc toi, maudit jaloux, qui prétend m'faire sorti' d'ici ?

URBAIN.

Voyez la mauvaise tête !

HÉLÉNA, *toujours menaçant Urbain.*

Si c'n'était l'respect que j'ai pour not' maître : oh ! t'apprendrais...

MAURICE, *se retenant de rire et les séparant.*

Allons qu'ça finisse... Vous savez qu'nous commençons d'main la moisson, qui, grace à Dieu, s'ra des plus abondantes. (*à Urbain.*) T'auras l'soin d'aller à la place du village nous choisir un bon nombre d'moissonneux.

URBAIN, *brusquement.*

On y songera. (*à part et fixant Héléna qui joue avec Paul.*) Maudit pâtre !

MAURICE, *toujours à Urbain.*

N'gny a pas de tems à perdre, entends-tu ben ?

URBAIN, *plus brusquement encore.*

Quand j'vous dis qu'on y song'ra.

(*On entend dans la coulisse une musique champêtre.*)

ANNA.

Ce sont les pastouraux qui, sûr'ment, viennent chercher p'tit Jacques, pour nous faire danser sous les grands aliziers.

URBAIN, *à part.*

Toujours ce p'tit Jacques !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, Pastouraux et Pastourelles, Villageois et Villageoises.

(*ils entrent par le fond du théâtre.*)

FINALE.

Chœur de Pastouraux et de Villageois.

Allons, allons sous le feuillage,
Nous livrer à nos jeux et respirer le frais !

Non, ce n'est qu'au village
Qu'on a des plaisirs vrais.

TOUS, *excepté Urbain.*

Non, ce n'est, etc.

(On apperçoit au fond du théâtre, à travers les pilliers, sur une hauteur, le gouverneur d'Arles, accompagné de plusieurs hommes d'armes, dont l'un sonne la trompette; aussitôt une partie des Villageois, qui sont sur la scène, vont l'entourer.)

URBAIN.

Mais la trompette sonne.

CHOEUR.

Oui, la trompette sonne.

URBAIN, *au fond du théâtre.*

C'est le Gouverneur en personne.

(Il écoute le Gouverneur, qui après avoir fait arrêter son cortège sur un large tertre qui est tout au fond du théâtre, rentre dans la coulisse où il est sensé faire la prolamation suivante. Pendant ce tems-la ceux des villageois qui sont restés sur la scène, se rangent sur deux lignes; Maurice et Héléna se trouvent sur le devant du théâtre, à la droite du spectateur; auprès d'eux Anna donne la main à Paul.)

URBAIN, *se tenant au fond de la scène et répétant ce qu'il est sensé entendre dire au Gouverneur.*

C'est de la part du comte d'Edmond...

MAURICE, HÉLÉNA, *répétant.*

C'est de la part du comte d'Edmond...

TOUS LES AUTRES *répétans.*

C'est de la part, etc.

URBAIN, *continuant.*

On fait savoir à tout l'canton...
Que chacun doit... sous peine de la vie...
Faire la déclaration...
De tout inconnu...

HÉLÉNA, *à part.*

Ciel!

URBAIN.

Qui s'rait dans sa maison.
Et ça sous peine de la vie.

MAURICE.

N'vous effrayez pas, je vous en prie

ENSEMBLE.

TOUS, *excepté Maurice et Héléna.*	MAURICE, *à Héléna.*
Tout inconnu qui s'rait dans sa maison ;	Ne craignez rien : j't'airai vot' nom :
Et ça sous peine de la vie !	Oui, dut-il m'en couter la vie !

(*La trompette sonne pour la seconde fois : le cortège du Gouverneur s'éloigne et disparaît ; les villageois qui l'entouraient reviennent sur la scène.*)

URBAIN, *s'avançant au milieu des Villageois.*

Ah ! si l'on pouvait découvrir
Constantin, dont le crime a fait partout frémir !

ENSEMBLE.

TOUS, *excepté Maurice et Héléna.*	HÉLÉNA, *à part.*
Que Constantin périsse !	
Son nom nous fait horreur :	Toi qui connais son cœur,
Puisse le ciel vengeur	Soutiens moi, ciel vengeur,
Hâter l'instant de son supplice !	J'implore ta justice !

MAURICE, *à part.*

Ah ! comme ils déchirent son cœur !
Pour la princesse queu supplice.

Chœur de Pastoureaux et de Pastourelles.

Mais on nous attend au bois ;
Amis, l'heure s'avance :
Viens animer la danse :
Petit Jacques prend ton haut-bois !

MAURICE, *prenant Héléna par le bras et l'arrachant de son abattement.*

(*paroles sans chant.*)

Allons, mon garçon, ça n'nous r'garde pas, tout ça : eh ! vive la joie !

(*Héléna encore dans le plus grand trouble, affecte un air joyeux, détache son haut-bois de sa boutonnière et se mêle parmi les pastouraux.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Allons, allons sous le feuillage,
Nous livrer à nos jeux et respirer le frais !
Non, ce n'est qu'au village
Qu'on a des plaisirs vrais.

(*Les uns sortent par le fond du théâtre ; les autres par la porte latérale, à la gauche du spectateur.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Même décoration qu'au premier Acte.

SCENE PREMIERE.

HÉLÉNA, MAURICE.

(*Ils entrent par le fond du théâtre.*)

HÉLÉNA.

Enfin nous avons pu nous arracher de la danse !

MAURICE, *avec gaité et vivacité.*

C'n'est pas sans peine : vous excitez nos danseux avec tant d'adresse ! vous leux enseignez des pas si agaçans, des entrelacemens si profitables... Est-ce que je n'ai pas voulu en tâter, moi, qui n'm'en mêle plus d'puis long-tems ? ah ! ah ! ah ! ah ! (*ton sérieux.*) mais c'n'est pas d'ça qu'il s'agit ; faut qu'j'aille au château faire au Gouverneur la déclaration d'mon cher petit Paul.

HÉLÉNA.

Prenez bien garde de laisser échapper le moindre indice..

MAURICE.

Laissez moi faire... Je n'pourai stapendant m'empêcher d'déclarer comme quoi j'lons trouvé, en queu tems, en queu lieu ; c'est si connu dans l'pays, qu'je n'pourrais sans m'exposer...

HÉLÉNA.

Gardez-vous surtout de parler de l'écrit que j'avais suspendu à son col.

MAURICE, *tirant le petit sac de son sein.*

Je l'portons toujours au mien... I'm'est trop cher, pour que j'm'en sépare un seul instant.

HÉLÉNA.

Songez qu'il pourrait éveiller des soupçons...

MAURICE.

Eh bien, je n'le montrerai pas. (*le serrant dans son sein.*) Non, non je n'le montrerai pas.

HÉLÉNA.

Fort bien... Mais si, malgré ce déguisement, le Gouverneur allait me reconnaître ?

MAURICE.

Oh que non... Vous aurez le soin d'éviter sa vue : vous vous mêlerez avec adresse parmi nos pastoureaux.

HÉLÉNA.

Sans doute ; mais ne faut-il pas aussi que vous me déclariez comme un inconnu ?

MAURICE.

Vous, madame !

HÉLÉNA.

Vous êtes censé ignorer mon nom, le lieu de ma naissance...

MAURICE.

Qu'est-ce que tu dis donc, toi ? N'es-tu pas p'tit Jacques, fils cadet d'feu c'pauvre Jacques Blondel, aubergiste à Beaucaire ?... Jacques Blondel, entendez-vous ?... Ton père, dont la maison fut incendiée, n'est-i pas mort sans r'source, laissant trois enfans dans la misère ?... Souv'nez-vous ben d'tout ça, en cas qu'on vous interroge... N'es-tu pas v'nus ici m'demander de t'prendre à mon service, et d'y cacher ton nom, jusqu'à c'que tu puisses contribuer un jour à acquitter les dettes d'ton père ?

HÉLÉNA.

Admirable !

MAURICE, *plus vivement encore.*

Eh ! j'irais déclarer que tu m'es inconnu ! et j't'abandonnerais, t'exposerais au moindre danger ! (*La pressant dans ses bras.*) Mon cher petit Jacques !... (*Se découvrant.*) Excusez, au moins... (*Lui baisant les mains.*) C'est l'cœur qui m'emporte, voyez-vous... T'nez, j'ons été quelqu'fois ben heureux dans ma vie ; mais jamais autant qu'en c'moment. (*Il lui baise encore les mains.*) Jamais, jamais, jamais... J'courons chez le Gouverneur. (*Il sort par le fond du théâtre.*)

SCENE II.

HÉLÉNA, *seule.*

Que j'ai bien fait de me confier à lui... Mais, quel est le dessein d'Edmond, en faisant tant de recherches ?... A peine son père est-il mort, qu'il ne paraît occupé qu'à chercher, qu'à découvrir Constantin, qui périt, s'il reparaît à Arles ;

Constantin, qu'il laissa condamner, sans prendre sa défense.. Pourquoi, après deux ans d'abandon, ces perquisitions subites et tant d'empressement ?... Edmond serait-il donc l'auteur de la mort du prince Adolphe ?... Oui, tout me fait voir en lui... O comble de perfidie !

SCENE III.

HÉLÉNA, ANNA.

NNA, *elle entre par la porte latteralle.*

Pourquoi donc, mon père t'a t'i' fait si vite quitter la danse ? Mais, qu'as-tu, p'tit Jacques ?

HÉLÉNA, *encore émue.*

Rien... mam'selle Anna.

ANNA.

Tu as l'air tout fâché.

HÉLÉNA, *cherchant un motif.*

C'est que... c'est qu'j'ons encore sus l'cœur, voyez-vous, c'qu'à dit Urbain, pour m'faire chasser d'ici.

ANNA.

Lui, t'faire chasser !...

HÉLÉNA.

Oh ! i'me l'paiera.

ANNA, *avec malice.*

Si nous pouvions, à nous deux, lui jouer queuqu'bon tour !... Il est si jaloux, mais si jaloux !... Oh ! quand nous s'rons mariés... j'ai mon p'tit plan en tête.

HÉLÉNA.

Comment donc ?

DUO.

ANNA.

Je ne veux pas être exigeante,
Mais certain'ment mon mari f'ra
Tout ce qui me plaira ;
Ce qui me conviendra.

HÉLÉNA, *a part.*

Elle m'amuse : elle est charmante.
C'est bien dit ; femme, avec raison,
A gouverner doit s'teni' prête.

ANNA.

Si mon père est d'venu si bon,
C'est qu'ma mère eut toujours d'la tête.

HÉLÉNA.

Pourtant n'rendons pas malheureux
C'ti-là qui d'nous est amoureux.
Il faut d'la complaisance
Pour un époux chéri.

ANNA.

Mais trop de prévenance
Souvent gâte un mari.

ENSEMBLE.

Il faut, etc.

HÉLÉNA.

Queuqu'fois dans le meilleur ménage
Un mari s'fâche, fait tapage.

ANNA.

Eh ben j'crions encor plus fort !
Ça fait croire à l'hom' qu'il a tort...
Il devient doux ; il vous care sse :
Mais on le boude avec adresse.

HÉLÉNA.

Pourtant n'rendons pas malhe ureux
C'ti-là qui d'nous est amoureux...
Il faut d'la conplaisance
Pour un époux chéri.

ANNA.

Mais trop de prévenance
Souvent gâte un mari.

ENSEMBLE.

Il faut, etc.

ANNA.

Mais p't'être qu'Urbain est déjà aux écoutes.

HÉLÉNA.

Vous savez ben qu'il est allé à la place du village, d'où c'qui doit nous am'ner des moissonneux pour demain .... (*On entend un chœur dans la coulisse.*) Et t'nez, justement les voici.

ANNA

Et moi qui n'ai pas encore préparé c'qui leur faut... Viens m'aider, p'tit Jacques ; et dès qu'Urbain nous espionnera, fais moi d'ces p'tites agaceries qui l'font endêver ; tu sais bien... Avant qu'i' soit mon mari, j'n'suis pas fâchée d'lui façonner un peu l'caractère. (*Ils sortent bras dessus, bras dessous par la porte lattérale.*)

SCENE IV.

URBAIN, CONSTANTIN, *sous les habits d'un moissonneur ; petit sac sur le dos, faucille en sautoir, bâton à la main*, Moissonneurs, *vêtus de même.*

URBAIN, *paraissant d'abord seul et appercevant Héléna et Anna.*

Toujours ensemble ! O maudit pâtre !... (*Il fait signe aux moissonneurs, qui entrent en chantant ; Constantin se tient caché derrière eux et ne se montre au public que quand il reste seul sur la scène.*)

CHOEUR.

L'heureux tems qu'celui d'la moisson !
Du travail c'est la récompense :
Il n'est point d'plus belle saison,
Qu'celle qui donne l'abondance.

URBAIN.

Ici vous serez, mes amis,
Tous bien payés, tous bien nourris.

LES MOISSONNEURS.

A chacun d'nous i' faut encore,
Chaque matin,
Deux mesures de vin.

URBAIN.

C'est entendu ; deux mesures de vin.

LES MOISSONNEURS.

Le soir il nous en faut encore.

URBAIN.

Allons, soyez tous d'main,
La faucille à la main,
Avant le lever de l'aurore !

CONSTANTIN, LES MOISSONNEURS.

Oui, nous s'rons, etc.

URBAIN.

V'nez tous vous rafraîchir et préparer c'qui vous est nécessaire. (*tous, excepté Constantin, suivent Urbain dans la pièce à la gauche du spectateur, en répétant.*)

CHOEUR.

L'heureux tems, etc.

SCENE V.

CONSTANTIN, *seul.*

RÉCITATIF

Je reconnais ces lieux, ces fertiles rivages.
Je ne sais, mais j'éprouve un doux tressaillement...
Tout mon cœur s'abandonne aux plus heureux présages,
Malheureux Constantin !... Ah ! respire un moment !

(il s'assied près de la table.)

ROMANCE.

Premier Couplet.

Accusé du meurtre d'un père,
Que je ne cessai de chérir,
Me faudra-t-il toujours gémir
Dans l'opprobre et dans la misère !
Hélas ! peut-être en cet instant,
Toute espérance m'est ravie :
J'étais père, et n'ai plus d'enfant ;
J'aimais, et je n'ai plus d'amie.

Second Couplet.

Toi que l'amour et l'hyménée
Avaient unie à Constantin,
Héléna, quel est ton destin ?
Où te trouver, infortunée ?
Accorde-moi, Dieu tout puissant,
Pour calmer les maux de ma vie,
Un sourire de mon enfant,
Un seul regard de mon amie.

Je ne dois pas être éloigné d'Arles... Ce fut, si je ne me trompe, dans la forêt qui borde ce village, que je me séparai de mon épouse et de mon fils... Cruel et délicieux souvenir !.. déguisé sous cet habit, confondu parmi ces moissonneurs, tâchons de prendre quelques renseignemens sur la princesse et sur mon cher Adolphe... Ce qu'on m'a dit du maître de cette ferme, qui a recueilli si généreusement un enfant abandonné... peut-être parviendrai-je à découvrir... (*il gagne la table.*)

SCENE VI.

CONSTANTIN, MAURICE.

MAURICE, *entrant par le fond du théâtre*

C'maudit Gouverneur, comme il est soupçonneux. (*examinant Constantin assis près de la table.*) C'n'est pas là d'ces figures qu'j'ons coutume d'voir ici tous les ans.

CONSTANTIN, *sans voir Maurice.*

J'ai tant marché dans la forêt depuis trois jours !...

MAURICE, *toujours l'observant.*

Il a l'air souffrant, faut l'aborder... (*haut.*) Vous paraissez fatigué, mon brave homme ?

COSTANTIN, *ton rustique.*

C'est vrai... Il fait une chaleur !... Est-ce que vous seriez l'maître de c'te ferme ?

MAURICE.

Moi même, et vous un d'nos moissonneux, à c'qui m'paraît, faut vous rafraîchir. (*allant vers la porte lattérale.*) Urbain !

CONSTANTIN, *à part*

Peut-être aurait-il entendu parler ?..

MAURICE, *à part et revenant.*

Il a je n'sais quoi dans le r'gard... (*haut.*) Etes-vous d'loin d'ici ?

CONSTANTIN, *ton rustique.*

Je suis... d'un des faubourgs de Tarascon.

MAURICE.

Ah ! vous êtes d'Tarascon... (*à part.*) Si je l'faisions jaser ?... (*à Constantin.*) Y a t'il quequ'chose d'nouveau à Tarascon ?... (*avec intention.*) Y r'grette-ton toujours la princesse Héléna ? (*mouvement de Constantin.*) la plaint-on encore d'avoir épousé c'Constantin, qui, dit-on, assassina son père.

CONSTANTIN, *à part avec un mouvement terrible.*

Toujours être accusé !

MAURICE, *à part.*

Comme il a tressailli !

CONSTANTIN, *avec intention et cherchant à cacher son trouble.*

Est-ce qu'elle existe encore cette princesse Héléna ?

MAURICE.

J'n'en sais rien, moi. (*à part.*) Où diable en veut-i'v'nir ?

CONSTANTIN.

Y a-t-il long-tems qu'on a entendu parler d'elle dans ce pays ?

MAURICE.

Dans c'pays, comme dans tout autre... (*à part.*) S'rait-ce un espion ?

CONSTANTIN.

On avait fait courri' l'bruit... dans not' faubourg, qu'elle s'était r'tirée... dans la forêt, ici près.

MAURICE, *haussant les épaules.*

Bah ! quoiquel' y s'rai d'venue d'puis l'tems qu'son époux est r'connu... pour l'assassin du prince Adolphe ?

CONSTANTIN, *à part et réprimant encore un mouvement.*

Quel supplice ! (*haut.*) C'est-i' donc bien prouvé qu'c'est Constantin qui fut l'auteur du crime ?

MAURICE.

Je n'fais qu'répéter, moi, c'qu'on dit dans tout l'pays.

CONSTANTIN, *ton demi-rustique.*

Souvent le bruit le p us généralement répandu, n'est qu'l'ouvrage des plus vils imposteurs.

MAURICE, *avec réserve.*

Oui, ça s'voit queuqu'fois.

CONSTANTIN.

Constantin, l'un des preux, l'un des plus vaillans chevaliers de la Provence, se montra toujours sans reproche . . . Toujours il fut du prince Adolphe le soutient, l'espérance, et la gloire . . .

MAURICE, *à part.*

C'n'est pas là un espion.

CONSTANTIN, *continuant et oubliant par dégré de déguiser sa voix.*

Lui ! souiller tant d'exploits par un crime ! et quel crime, juste ciel ! un père, un héros, et le meilleur des hommes !..

MAURICE, *toujours à part.*

Comme sa voix change !

CONSTANTIN, *avec la plus vive émotion.*

Lui ! verser le sang le plus précieux qui fut la source de son être ! arracher une vie pour laquelle il eut tant de plaisir à exposer la sienne... (*d'une voix entre-coupée.*) Assassiner un vieillard adoré... l'auteur de ses jours, son premier ami, son modèle et son prince !..

MAURIÇE, *toujours l'examinant.*

Des larmes s'échappent de ses yeux.

CONSTANTIN, *avec force et égarement.*

Non, Constantin n'a point commis ce forfait exécrable. . . d'après quel témoins, sur quels indices a-t-on pu le condamner ?.. qui l'a vu porter le coup mortel ? quel est le téméraire qui ose l'en accuser ?

MAURICE, *à part.*

S'rait-ce le prince ?

CONSTANTIN, *aussi à part.*

Remettons-nous.

MAURICE, *bas.*

Assurons-nous du fait. (*Criant vers la porte lattérale.*) P'tit Jacques ? (*bas.*) Ah ! mon dieu, si c'était lui !... (*haut.*) Et vous dites donc, que c'n'est pas sir Constantin qui fut l'auteur de la mort du prince Adolphe ?

CONSTANTIN, *avec réserve.*

Je l'soutiendrai... jusqu'à mon dernier soupir.

MAURICE, *avec abandon.*

Eh ben ! j'sommes, ainsi qu'vous, certain d'son innocence.

CONSTANTIN.

Ainsi que moi ! (*Avec attendrissement.*) Vous êtes le premier de ce sentiment, brave homme, que je rencontre depuis long-tems. (*il lui serre la main.*)

MAURICE, *à part.*

C'est lui ! Ce serrement d'main m'va jusqu'au cœur... (*Criant de toutes ses forces vers la porte.*) P'tit Jacques ?.. p'tit Jacques ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HÉLÉNA, *sur le seuil de la porte, élevée de plusieurs marches.*

HÉLÉNA.

Plait-i', not' maître ?

MAURICE.

Apporte à rafraîchir à ce... à c'moissonneux... et du vieux, entends-tu ben ?... tout c'qu'il y aura d'meilleur... (*à part, et dans le plus grand trouble.*) J'en mourrai d'joie ; mais, c'est égal. (*à Constantin, toujours chapeau bas, et le conduisant respectueusement vers le banc où il était assis.*) Asseyez-vous, mon p... mon pauvre homme ; j'vous en supplie, asseyez-vous... (*à part.*) J'suis si saisi, qu'je n'peux plus parler, moi ; vrai, je n'peux plus parler.

HÉLÉNA, *elle s'avance, tenant d'une main une cruche de terre et un goblet d'étain.*

Mon dieu, not' mait', comme vous êtes ému !

MAURICE.

On l's'rait à moins, mon garçon... Allons, va donc, va donner à rafraîchir à c'moissonneux.

(*Héléna s'avance vers Constantin, assis près de la table ; au moment où elle lui présente le verre, ils se reconnaissent; Héléna jette un cri perçant, laisse tomber la cruche qui se casse.*)

HÉLÉNA, *jettant un cri.*

Constantin ! (*Elle tombe dans les bras du prince.*)

CONSTANTIN.

Chère Héléna !

TRIO.

ENSEMBLE.

HÉLÉNA.	CONSTANTIN.	MAURICE.
Est-ce bien toi ?	Oui, c'est bien moi,	Ah jarni ! quel honneur
Toi, près de moi !	Moi, près de toi !	pour moi !
Est-ce un délire ?	Heureux délire !	
Je te revois,	Je te revois,	
J'entends ta voix :	J'entends ta voix :	Oui, de plaisir, faudra
Ah ! je respire !	Ah ! je respire !	qu'j'expire.

CONSTANTIN.

Et notre Adolphe ?

HÉLÉNA.

Il est ici.

MAURICE.

Beau comme l'jour ; bien portant, dieu merci !

HÉLÉNA.

Ignorant son nom, sa naissance.

MAURICE.

Près d'sa mère sans le savoir.

CONSTANTIN.

Que je ressens d'impatience
De l'embrasser, de le revoir !

HÉLÉNA, MAURICE.

Songe qu'il faut } de la prudence.
Songez qu'il faut }

CONSTANTIN.

Comptez, comptez sur ma prudence...

ENSEMBLE.

HÉLÉNA.	CONSTANTIN.	MAURICE.
Est-ce bien toi, etc.	Oui, c'est bien moi, etc.	Ah jarni! quel honneur, etc

CONSTANTIN.

De tant d'affreux dangers, quel dieu t'a garantie ?

HÉLÉNA

Je dois tout à ce laboureur

MAURICE.

Pour vous qui n'donnerais sa vie ?

CONSTANTIN.

Viens, brave homme, viens sur mon cœur !

MAURICE, *hésitant.*

Qui, moi, j'oublirions la distanse ?...

CONSTANTIN.

Il n'en est point pour la reconnaissance :
Quel rang peut effacer celui de bienfaiteur !
(Constantin et Héléna le pressent dans leurs bras.)

MAURICE, *d'une voix entre-coupée.*

Ménagez-moi... j'vous en supplie !

HÉLÉNA, *retombant dans les bras du Comte.*

Cher Constantin !...

CONSTANTIN.

Ma tendre amie !..

ENSEMBLE.

HÉLÉNA.	CONSTANTIN.	MAURICE.
Est-bien toi, etc.	Oui, c'est bien moi, etc.	Ah jarni ! etc.

HÉLÉNA.

Mais, dis-moi donc, qu'est-tu devenu, depuis le moment fatal qui nous sépara ? Quels motifs ont pu te forcer à une aussi longue absence ?

CONSTANTIN.

Tant que Romuald a vécu, lui, qui m'a fait condamner comme parricide, pouvais-je approcher des bords du Rhône, sans exposer ma tête ? Par tout on avait proclamé mon arrêt. Séparé de ce que j'avais de plus cher, doutant même de ton existence, j'allais traverser les mers lorsque, tout-à-

coup, j'apprends la mort de Romuald. Plein de confiance dans Edmond, j'arrive en ces lieux, et j'apprends que ce barbare impatient sans doute de me voir subir l'arrêt cruel qui me condamne, me fait chercher de toutes parts, et qu'il a promis une récompense considérable à quiconque pourrait me découvrir...

HÉLÉNA.

C'est lui, n'en doutons plus, c'est lui qui fut l'assassin de ton père.

CONSTANTIN.

Ce soupçon... tout pénible qu'il est... pénètre malgré moi dans mon cœur.

HÉLÉNA.

Quel parti prendre, au milieu de périls aussi grands!

CONSTANTIN.

Il est, dans la ville d'Arles, plus d'un chevalier à qui le nom de Constantin doit être encore cher. Beaucaire et Tarascon sont remplies, chère Héléna, du souvenir de tes vertus. Peut-être, n'est-il pas impossible de démasquer Edmond. Ne nous éloignons pas de ces rivages.

MAURICE.

Oui, oui, restez ici... toujours ici.

HÉLÉNA.

Et le gouverneur d'Arles qui lui-même est en ces lieux à ta poursuite.

CONSTANTIN.

Je saurai l'éviter. Oui, pour épaissir encore l'ombre qui me couvre, je veux me livrer aux travaux les plus obscurs; je ne suis donc plus qu'un simple ouvrier, et demain je moissonne les champs de ce brave homme.

MAURICE, *ramassant les morceaux de la cruche.*

J'vous verrais tant qu'la journée dure, à l'ardeur d'un soleil dévorant, couvert de sueur et courbé sous la charge, vous, mon prince! je n'le souffrirai pas; non, morgué, je n'le souffrirai pas.. (*Comme frappé d'une idée.*) Eh mais! attendez.... oui, c'est ça même. (*Il remet à terre les morceaux de la cruche.*) Vous, seigneur, près d'la table. (*Il le fait asseoir, tire son mouchoir, et le noue autour d'une jambe du Comte.*) L'air souffrant et abattu... vous êtes blessé d'la jambe gauche, entendez-vous ben, d'la jambe gauche. (*Il approche un petit escabeau, et pose dessus la jambe du prince.*)

CONSTANTIN.

Je ne puis comprendre...

MAURICE, *à Héléna.*

Vous, madame, ed c'côté... (*La conduisant de l'autre côté du théâtre et vis-à-vis.*) L'air triste et confus... vous venez d'faire une sottise...

HÉLÉNA, *souriant.*

Comment donc ?

MAURICE.

C[illegible]nt ; garde à nous !

SCENE VIII.

PRÉCÉDENS, URBAIN, PAUL, ANNA, Moissonneurs.

(*Urbain et Anna portent des brocs de vin et des verres qu'ils déposent sur la table.*)

URBAIN.

Not' maît', v'là les moissonneux...

MAURICE.

C'est bon... (*désignant Héléna.*) Jamais on n'a vu un mal-adroit de c't'espèce là, jamais, jamais !

ANNA.

Quoiqu'il a donc fait, mon père ?

MAURICE.

Laisser tomber une cruche d'vin... et d'mon vieux, encore... e't ça, sus la jambe de c'pauvre homme.

(*Le Comte porte la main à sa jambe.*)

HÉLÉNA, *à part.*

Je comprends.

URBAIN.

J'le reconnais ben là.

MAURICE, *au Comte.*

Vous ne pourrez pas travailler demain... de plusieurs jours peut-être... mais c'est égal... Rien n'vous manqu'ra chez moi, mon brave homme ; non, non, rien n'vous y manqu'ra... Aller m'estropier un moissonneux, au moment où j'avais besoin d'tant d'monde. (*s'avançant vers Héléna.*) Je n'sais qui m'retient, vois-tu... qu'je n'te chasse à l'instant.

URBAIN.

Ça devrait être déjà fait.

PAUL, *d'un ton suppliant.*

Il ne l'a pas fait exprès ; pardonne lui, père Maurice.

(*A peine Paul a-t-il prononcé quelques mots, que le prince porte les yeux sur lui; Héléna lui indique par un signe de tête que c'est Adolphe.*)

(*Jeu, pantomime.*)

MAURICE, *au prince, dont il remarque l'émotion.*

Vous sentez du soulagement, n'est-ce pas. (*bas.*) Tâchez d'vous cont'nir. (*à Urbain.*) Et c'est donc là nos moissonneux? Soyez les ben v'nus, mes enfans; soyez les ben v'nus!

PAUL, *à Constantin, d'une voix douce et timide.*

Souffrez-vous encore, bon moissonneur?

CONSTANTIN, *d'une voix altérée.*

Presque plus... Mon petit ami. (*à Maurice.*) C'est à vous, not' maître?

MAURICE.

Non pas; mais i's'rait à moi, que je n'pourrions l'aimer, l'aimer davantage. (*à Héléna qui se livre à la plus vive émotion.*) Veux-tu ben nous enl'ver tout ça, dis donc? (*il lui désigne les morceaux de la cruche.*)

HÉLÉNA, *sortant tout-à-coup de son émotion.*

Oui... oui, not' maît. (*elle les ramasse.*

PAUL.

Attends; j'vais t'aider. (*il ramasse les morceaux avec Héléna.*)

MAURICE, *désignant le Comte.*

Mais c'pauvre homme n's'est pas rafraîchi de c't'affaire-là.

URBAIN, *prenant une petite cruche et un gobelet.*

J'm'en charge, moi.

MAURICE, *avec intention.*

Non, non, j'veux qu'ça soit Paul.

URBAIN.

Qui, c't'enfant!

MAURICE, *près de la table.*

Oui, c't'enfant... Faut l'accoutumer à être bon... généreux...

CONSTANTIN, *bas à Maurice et lui serrant la main.*

Il est à bonne école.

MAURICE.

Viens mon p'tit Paul, viens présenter à boire à c'bon moissonneux. (*Paul verse à boire à Constantin qui a peine*

à retenir son ivresse que partage Héléna un peu éloignée.)
I'met grain sus bord : ça promet... (*à Constantin qui a bu.*)
Ça fait du bien, pas vrai ?

CONSTANTIN.

Oui, oui, cela fait un bien...

MAURICE, *reprend la cruche des mains de Paul.*

Vous l'trouvez donc genti' c't'enfant? eh ben, encouragez-l'donc... embrassez-l'donc du moins un' pauv' p'tit' fois. (*Il jette Paul dans les bras de Constantin.*)

CONSTANTIN.

Ah ! de tout mon cœur. (*il le couvre de baisers.*)

MAURICE, *à Héléna toujours avec intention.*

Et toi, si tu n'veux pas que j'te chasse, qu'on aille faire des excuses à c'brave homme.

HÉLÉNA, *avec embarras.*

Moi, not' maître !

URBAIN.

Vous verrez qu'i' n'ira pas.

HÉLÉNA, *brusquement.*

Est-ce que ça te regarde, toi ?

URBAIN.

Voyez-vous c'te taquinerie ?

MAURICE, *poussant Héléna vers Constantin.*

Vas-tu faire des excuses, quand j'te l'dis.

HÉLÉNA, *à Constantin.*

J'vous d'mandons ben pardon, excuse...

MAURICE.

Après ?

HÉLÉNA.

Croyez que j'partageons... tout l'mal qui vous est arrivé...

MAURICE.

C'est ça.

HÉLÉNA, *continuant.*

Et qu'je ressentons... Oh ! oui ; que je ressentons tout c'que vous pouvez ressentir...

PAUL.

Pardonnez-lui, bon moissonneur. (*trouble extrême du prince et de la princesse.*)

MAURICE, *frappant sur l'épaule d'Héléna.*

C'est espiègle, c'est étourdi... mais çà vous a l'cœur excellent... vous n'lui en voulez plus, n'est-ce pas ?

CONSTANTIN.

Non..... oh ! non.

MAURICE, *poussant Héléna dans ses bras.*

Allons, une poignée de main ; et qu'la paix soit faite ! (*Constantin et Héléna s'entrelâcent avec Adolphe qui répond à leurs caresses, à part.*) Les v'la réunis ! et c'est mon ouvrage! (*il fixe le groupe avec ivresse.*) c'est mon ouvrage !

URBAIN, *s'approchant de Maurice.*

Not' maître, commencerons-nous d'main à moissonner par la grande pièce des aliziers.

MAURICE.

Qu'est-ce que tu viens m'chanter, toi ?.... (*à part et fixant toujours le groupe.*) Qu'ça fait d'plaisir avoir. (*haut.*) Oui, oui, par la grande pièce des aliziers. (*à part.*) J'suis dans une joie !.... (*haut.*) et tu dis donc que ?.... (*à part.*) Mes yeux s'mouillent malgré moi, vrai ; mes yeux s'mouillent malgré moi.

ANNA.

Mais qu'avez-vous donc, mon père ?

MAURICE.

J'ai c'que j'ai.... ça n'regarde personne. (*à part.*) I'pourraient s'oublier ; séparons les.... (*à Anna.*) Eh ben, voyons, qu'est-ce que tu m'demandes ?

ANNA.

Moi, mon père ! je n'vous demande rien.

MAURICE.

Ah ! tu n'me demandes rien..... (*à part.*) Je n'sais pus c'que j'fais.... (*à Anna.*) Eh ben, moi j'te d'mandons... *cherchant un motif.*)

ANNA.

Quoi donc, mon père ?

MAURICE.

Oui, j'te demandons.... si l'on a fait rafraîchir tous ces braves gens. (*il désigne les moissonneurs.*)

URBAIN.

Dès en arrivant, not' maître.

MAURICE.

C'est fort bien fait... c'est trés-bien fait... mais, moi, j'nons pas eu l'plaisir d'trinquer avec eux ; qu'on leux verse encore Razade !... (*prenant Héléna par le bras.*) Allons, p'tit Jaques, *Héléna.*

vite à boire à ces moissonneux, mon garçon; et surtout prends garde à estropier l'monde; entends-tu ben; (*riant sous cappe*) ah ! ah ! ah ! ah !... prends garde à extropier l'monde.

(*Héléna, Anna et Urbain abreuvent les moissonneurs, Paul est toujours sur les genoux de Constantin et paraît attiré vers lui par un charme secret.*)

CHOEUR GENERAL

L'heureux tems qu'celui d'la moisson !
Du travail c'est la récompense :
Il n'est point d'plus belle saison,
Qu'celle qui donne l'abondance.

CONSTANTIN.

Qu'celui qui laboure ses champs,
Est, à mon gré, digne d'envie !
Près de sa femme, d'ses enfans.
(*Héléna se trouve en ce moment près de lui.*)
Il charme en paix tous ses instans :
Ni les ingrats, ni les méchans
N'viennent jamais (*bis.*) troubler sa vie.

CHOEUR.

L'heureux tems, etc.

HÉLÉNA, *désignant Urbain.*

En dépit de certain jaloux,
(*fixant Maurice.*) P'tit Jacques ici trouve assistance :
L'maître l'plus humain, le plus doux,
Pour moi du sort fléchit l'courroux :
Lorsque l'malheur s'attache à nous,
I'n'faut jamais (*bis.*) perd' l'espérance.

CHOEUR.

L'heureux tems, etc.

(*Maurice est au milieu des moissonneurs et trinque avec eux.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, Gardes, le Village.

MAURICE, *bas à Héléna.*

C'est l'Gouverneur.

HÉLÉNA, *bas à Maurice.*

Vous a-t-il parlé de l'écrit ?

MAURICE, *de même.*

Pas l'mot.

HÉLÉNA, *bas à Constantin.*

Je tremble qu'il ne te reconnaisse.

(*Constantin met Paul à terre, baisse son chapeau sur sa figure, se leve appuyé sur son bâton, et, faignant de boiter, il passe ainsi qu' Héléna du côté de la table.*)

LE GOUVERNEUR.

On est en joie, à ce qu'il me paraît.

MAURICE, *se découvrant ainsi que plusieurs villageois.*

Ce sont nos moissonneux, sir Gouverneur; quand l'année est bonne, on à le cœur content, voyez-vous.

(*Anna donne la main à Paul.*)

LE GOUVERNEUR.

(*Chacun fait demi-cercle derrière lui et porte attention à ce qu'il dit.*)

Vous avez tous entendu la proclamation que j'ai faite, . . La plus grande récompense pour celui qui livrerait en mon pouvoir l'assassin du prince Adolphe. (*mouvement de Constantin, Héléna lui serre la main et lui fait signe de s'observer.*) N'oubliez donc pas d'amener devant moi tout étranger qui se trouverait dans l'étendue de cette Châtellenie. . . Les traits de Constantin sont assez présens à ma mémoire pour que je le reconnusse... sous quelque forme qu'il sût prendre. (*Héléna se met devant Constantin par un mouvement spontané.*)

MAURICE, *bas à Constantin et très-rapidemsnt.*

Eloignez-vous.

CONSTANTIN, *de même.*

Moi, vous abandonner !...

HÉLÉNA, *aussi à demi-voix.*

Tu nous perds, si tu restes.

MAURICE, *bas au comte.*

Gagnez vîte la forêt.

HÉLÉNA.

Nous t'y rejoindrons au plutôt.

(*Constantin s'éloigne en boitant et gagne le fond du théâtre.*)

MAURICE, *suivant des yeux Constantin qui s'éloigne, et cherchant toujours à le cacher aux yeux du Gouverneur à qui il approche un grand fauteuil de bois.*

Asseyez-vous, sir Gouverneur, asseyez-vous.

LE GOUVERNEUR, *assis.*

Il a su se soustraire aux recherches de Romuald ; son adresse égale son intrépidité ; mais s'il pouvait s'être refugié sur ces bords !..

MAURICE, *haut et suivant le prince des yeux.*

Ah ! queu joie pour nous, queu bonheur pour l'pays, si j'pouvions découvrir ce Constantin ! (*Constantin gravit la colline avec précipitation en faisant un signe à Héléna et disparaît.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté CONSTANTIN.

HÉLÉNA, *à part.*

Il est parti ! (*elle se mêle parmi les pastouraux.*)

LE GOUVERNEUR.

Que l'on se garde sur-tout d'user envers Constantin de la moindre violence : tout criminel qu'il soit, malheur à quiconque oublierait le respect qu'on doit à sa naissance ! .. tels sont les ordres précis du comte Edmond... (*il porte les yeux sur Paul à qui Anna donne toujours la main.*) Mais revenons à l'objet important qui m'amène. . . Est-ce là l'enfant dont tu m'as fais la déclaration ?

MAURICE, *faisant avancer Paul.*

Lui-même, sir Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Viens, mon petit ami... (*il l'examine et le caresse.*) L'intéressante figure. (*à Maurice.*) Il se nomme ?

MAURICE.

Paul.

PAUL, *avec ingénuité mêlée d'un peu de fierté.*

Je n'ai pas toujours porté ce nom là.

LE GOUVERNEUR.

Tu en avais un autre ?

PAUL.

Oui, avant qu'Maurice fut mon père, je m'appelais... je m'appelais... (*Mouvement terrible d'Héléna.*)

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ?

PAUL.

Oh dame ! il y a si long-tems !... je ne m'en souviens plus.

HÉLÉNA, *bas.*

Je respire !

MAURICE.

C'est encore si jeune, voyez-vous.

LE GOUVERNEUR.

Et tu dis avoir trouvé cet enfant à l'entrée de la forêt ?

MAURICE, *avec une joie serette.*

Oui, à l'entrée de la forêt, il y a deux ans environ; après l'coucher du soleil, dans les premiers jours du printems.

LE GOUVERNEUR.

C'est précisément l'époque ou Constantin... Et quand tu trouvas cet enfant, il était presque nud ?

MAURICE.

Presque nud.

LE GOUVERNEUR.

Il n'avait sur lui aucune marque ?

MAURICE.

Aucune.

URBAIN, *d'un air officieux.*

Et c't'écrit qu'était pendu à son col ? (*altération de Maurice et d'Héléna.*)

LE GOUEVRNEUR, *se levant.*

Un écrit ?

ANNA, *aussi d'un air officieux.*

C'papier qu'vous nous avez lu si souvent, mon père ?

MAURICE, *vivement.*

Parbleu, c'matin encore... eh ben, j'lai perdu.

LE GOUVERNEUR, *avec soupçon.*

Comment ?

MAURICE, *désignant son sein.*

J'lavais là... dans c'petit sac... Vous savez-ben, vous autres... en rangeant tantôt d'vieilles gerbes pour faire place aux nouvelles... j'l'aurai laissé tomber... i's'ra détaché sans qu'j'y ayons pris garde... J'en suis désespéré, foi d'homme ! j'en suis désespéré... I'm'faisait tant d'honneur, c't'écrit; et puis, il aurait pu queuqu'jour être utile à c't'enfant... mais c'est égal, sir Gouverneur; ça disait si peu d'chose; et j'l'avons tant lu, c'papier... que j'crois ben... oh ! oui, j'suis sûr d'vous répéter, mot pour mot, tout c'qu'i' cont'nait.

LE GOUVERNEUR, *avec empressement.*

Voyons !... voyons !

MAURICE, *cherchant dans sa tête.*

Attendez donc... qu'je m'souvienne... m'y voici... (*il récite.*) « Cet enfant que vous appellerez Paul... (*au Gouverneur, avec une gaîté feinte.*) C'est l'fruit d'queuqu'amourette d'village... (*il récite.*) « Est l'unique espoir... l'unique espoir...

ANNA, *d'un ton officieux, et suivant ainsi qu'Urbain ce que dit Maurice.*

« D'une famille persécutée.

LE GOUVERNEUR, *d'un ton marqué.*

Persécuté !...

MAURICE.

Y avait-i' c'mot-là, ma fille ?

URBAIN, *aussi d'un ton officieux.*

Oui, not' maît'. « Persécutée.

MAURICE, *à part.*

J'étouffe.

LE GOUVERNEUR, *répétant.*

« Cet enfant que vous appellerez Paul, est l'unique espoir » d'une famille persécutée... Après ?

MAURICE, *cherchant encore dans sa tête.*

« C'n'est ni l'rang, ni la fortune qui l'on fait naître...

ANNA.

N'gn'y avait pas ça, mon père.

URBAIN, *répétant.*

Attendez.... « Les plus hautes destinées lui appartiendront » peut-être un jour. » — Oh ! je n'ai pas oublié ça, moi.

LE GOUVERNEUR, *d'un ton marqué.*

Les plus hautes destinées...

ANNA.

» Lui appartiendront peut-être un jour. — C'est ça même.

HÉLÉNA, *à part.*

Tout est perdu.

MAURICE, *vivement, et cherchant encore à déguiser le sens de l'écrit.*

« Ce fut dans des climats lointains...

LE GOUVERNEUR, *brusquement.*

Je n'ai pas besoin du reste. (*répétant d'un ton plus marqué encore.*) « Les plus hautes destinées lui appartiendront peut-être un jour...

URBAIN, *bas à Maurice.*

Ça peut faire not' fortune, au moins.

MAURICE, *à part et hors de lui.*

Que dix millions de grêles t'écrasent, va !

FINALE.

LE GOUVERNEUR.

Qui ne soupçonnerait d'après un tel indice ?....
L'époque.. les raports.. tout sur cet orphelin.

HÉLÉNA, *à part.*

Que va-t-il faire ?

MAURICE, *se retenant avec effort.*

Ah ! quel suplice !

LE GOUVERNEUR.

Oui, tout dit que c'est là.. (*désignant Paul.*)
Le fils de Constantin!

CHOEUR.

LE VILLAGE.

Ce s'rait le fils de Constantin !

LES SOLDATS.

Quoi, c'est le fils de Constantin !

LE GOUVERNEUR.

Allons, gardes, qu'on le saisisse !
Emparez-vous de cet enfant.

MAURICE, *saisissant Paul.*

Sir Gouverneur, souffrez qu'Maurice
N'l'abandonne pas un instant.

LE GOUVERNEUR, LES GARDES.

Il faut nous livrer cet enfant !

MAURICE.

On me la confié... j'lui tenons lieu de père...
(*avec force et volubilité et portant ça et là l'enfant à son col.*)
Non jamais je n'le quitterai,
Où c'qu'i' faudra je l'porterai ;
Par tout, par tout je l'servirai ;
Et s'il périt, je périrai.

LE GOUVERNEUR, ET LES GARDES.

Obéiras-tu, téméraire ?

ANNA.

Ne vous exposez pas, mon père.

LES GARDES.

Téméraire ! . . .

ANNA.

O mon père !..

(*les gardes enlèvent Paul qui tend les bras à Maurice et à Héléna, en jettant plusieurs cris.*)

HÉLÉNA, *s'élançant au milieu des gardes.*

Non, non, je ne saurais résister à ses cris...
(*arrachant Paul des mains des gardes et l'apportant sur le devant de la scène qu'elle parcourt avec égarement.*)
Viens, cher Adolphe !.. (*s'enlâçant avec lui.*)
Oh ! viens... sur le sein de ta mère !

LE GOUVERNEUR, *l'éxaminant.*

Adolphe !... vous, sa mère !...

LES SOLDATS, LE VILLAGE.

Quoi, cet enfant serait son fils !

LE GOUVERNEUR, *à Héléna.*

Expliquez-moi donc ce mystère ?

HÉLÉNA, *toujours avec égarement.*

La nature l'emporte...oui, oui, je suis sa mère.

LE GOUVERNEUR, *l'examinant de plus près.*

Tu serais... vous seriez la princesse Héléna?..

HÉLÉNA, *un genou en terre et tenant Paul entre ses bras.*

Grand dieu, sauve du moins son père !

LE GOUVERNEUR, LES SOLDATS.

C'est elle...

HÉLÉNA.

Eh bien, je n'en fais plus mystère;

(avec force et dignité.)

Reconnaissez en moi la princesse Héléna.

TOUS ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR, LES SOLDATS. URBAIN, ANNA, LE VILLAGE.

(se découvrant, avec respect.)

Oui, c'est la princesse Héléna. Qui jamais se s'rait douté d'çà?

MAURICE, *désignant Urbain et Anna.*

L'beau chef-d'œuvre qu'ils ont fait là !

LE GOUVERNEUR, *avec crainte et respect et se découvrant.*

Mon devoir...

HÉLÉNA, *avec fierté.*

Je vous suis... adieu, mon cher Maurice.

(elle le presse dans ses bras.)

LE GOUVERNEUR.

Que l'on arrête aussi ce laboureur !

De la princesse il était le complice.

MAURICE.

Eh ! oui, morgué ! je m'en fais honneur.

De la vertu dans le malheur

Qui n's'rait fier d'être le complice ?

LE GOUVERNEUR, LES SOLDATS.

Allons, marchons !

HÉLÉNA, MAURICE

(chacun un genou en terre et désignant Paul qui leve, ainsi qu'eux, les mains au ciel.)

Grand dieu, sauve du moins son père !

LE VILLAGE.

Nous vous suivons.

ANNA, URBAIN.

Non, je ne te quitte pas { mon / ton } père.

LES SOLDATS.

Nous tenons le fils et la mère :

Pour nous quel bonheur, quel salaire !..

Allons, marchons !

(ils entraînent Héléna, Paul et Maurice.)

LE VILLAGE.

O ! pauvre enfant ! ... ô ! pauvre mère !

(Le Gouverneur et sa suite, Héléna, Maurice, Paul, Urbain et Anna remontent la colline : les Villageois les suivent des yeux en leur tendant les bras : la toile tombe.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'un palais gothique; c'est la demeure des comtes d'Arles : meubles analogues; une table couverte d'un riche tapis.

SCENE PREMIERE.

EDMOND, *seul.*

(*Au milieu d'un entr'acte sombre et agité, la toile se lève : Edmond est assis près de la table; il reste un instant la tête appuyé sur une main, pousse un long soupir, et tire de son sein un écrit qu'il fixe avec douleur.*)

RÉCITATIF.

Funeste ambition, que tu produits de maux !
Tu subjugues nos sens; tu nous conduis au crime...
Souvent la plus chère victime
Descend, pour t'assouvir, dans la nuit des tombeaux...
Funeste ambition, que tu produits de maux! (*il se leve.*)

Air :

Le pesant fardeau que la vie
D'un criminel, d'un assassin !
La plus implacable furie
Jour et nuit déchire son sein.
S'il ferme un instant la paupière,
Il ne voit que spectres affreux;
Si son œil s'ouvre à la lumière,
Il lit son arrêt dans les cieux;
Jusqu'à la fin de sa carrière,
Jamais d'espoir... plus de repos...
Funeste ambition, que tu produits de maux !

(*Il retombe accablé sur le siège qui est auprès de la table, et remet l'écrit dans son sein.*)

SCENE II.

EDMOND, *la tête dans ses mains,* UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER, *une lettre à la main.*

Seigneur . ..

EDMOND, *d'un ton brusque et sévère.*

Que voulez-vous !

L'ÉCUYER, *lui présentant la lettre.*

C'est de la part du comte de Beaucaire.

EDMOND, *vivement et décachetant la lettre.*

Aurait-il découvert ?... (*A l'Ecuyer.*) Il suffit !

(*l'Ecuyer sort.*)

SCENE III.

EDMOND, *seul.*

(*Il lit.*) « Seigneur, j'ai fait faire, d'après vos ordres, » les recherches les plus sévères dans tous les environs de » Beaucaire et de Tarascon : par tout le nom de Constantin » est en horreur... (*mouvement d'Edmond.*) Mais on ne » peut découvrir la moindre trace de ce parricide... » (*après un second mouvement et broyant la lettre dans ses mains.*) Je n'obtiendrai donc jamais le prix !... (*parcourant le théâtre avec agitation.*) Non, non ; plus de repos pour moi, que je ne parvienne...

SCENE IV.

EDMOND, LE GOUVERNEUR.

EDMOND.

C'est vous, Gouverneur !... quoi ! déjà de retour !

LE GOUVERNEUR.

Je m'empresse, seigneur, de vous annoncer que mes recherches n'ont pas été infructueuses... j'ai découvert la princesse et son fils.

EDMOND, *avec joie.*

Dieux !

LE GOUVERNEUR.

Ils étaient dans une ferme de la châtellenie de Rennefort, où, depuis long-tems, Héléna sous les habits d'un pâtre...

EDMOND, *avec avidité.*

Et Constantin ?

LE GOUVERNEUR.

Impossible de le découvrir... mais, d'après les questions que j'ai faites à la princesse, et sur-tout à la crainte, à l'émotion répandues sur tous ses traits, j'ai jugé que le prince n'était pas loin, et qu'elle connaissait sa retraite. (*mouvement d'Edmond.*) Je l'ai fait amener avec son enfant, sous

la garde d'une escorte nombreuse, ainsi que le fermier chez qui elle s'était retirée, et qui s'est avoué son complice.

EDMOND.

Que je suis impatient de la voir, de l'interroger !

LE GOUVERNEUR.

Elle a demandé à ne paraître devant vous, que revêtue des habits de son sexe et de son rang; j'ai cru ne pouvoir lui refuser...

EDMOND, *serrant la main du Gouverneur.*

Croyez que le service que vous m'avez rendu... ne sortira jamais de mon souvenir.

LE GOUVERNEUR.

Qu'il tarde à tous nos chevaliers; qu'il tarde à tout le peuple d'Arles de voir Constantin expier son crime sur la tombe de son père !... (*mouvement terrible d'Edmond.*) Pardon, seigneur; j'oublie que c'est vous entretenir de la perte que vous venez de faire; que c'est vous parler encore de ce preux et vaillant comte Romuald, qui soumit toute la Provence au comté d'Arles, et qui a joui si peu de tems du fruit de ses exploits.

EDMOND, *avec une douleur concentrée.*

O mon père !...

LE GOUVERNEUR

Mais, voici la princesse.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, HÉLÉNA, *richement vêtue.* MAURICE, PAUL, L'ECUYER, Gardes et Soldats. *Ces derniers remplissent le fond du théâtre.*

L'ÉCUYER, *à Maurice qui donne la main à Paul.*

Avance, et rassure-toi !

MAURICE.

Oh j'nons pas peur; soyez tranquille.

HÉLÉNA, *à Edmond.*

Que la plus criminelle ambition fasse prononcer ma mort, vous m'y voyez résignée... mais qu'a fait cet enfant ?.. (*Le Gouverneur fixe Paul qui, d'après un signe de Maur*

met un genou en terre ; et tend vers Edmond des mains suppliantes.) Son front timide ne respire que l'innocence ; n'inspire que la plus touchante pitié... Qu'a fait cet utile laboureur ? nele punissez pas de m'avoir prodigué les soins de l'hospitalité ; ne punissez point cet enfant de m'avoir pour sa mère.

EDMOND.

Madame, vous pouvez d'un seul mot terminer vos malheurs : (*vivement.*) Indiquez-nous ou Constantin s'est réfugié. (*Héléna jette sur lui un regard plein d'horreur.*)

LE GOUVERNEUR.

Vous le savez : envain chercheriez-vous à feindre. Vos regards iuquiets en traversant la forêt ; vos signes d'intelligence avec cet homme... (*il désigne Maurice.*)

HÉLÉNA.

Moi livrer en vos mains !... Ah ! si dans ce moment il est un adoucissement à mes maux, c'est l'espoir que mon époux peut encore se soustraire aux dangers qui l'environnent ; et peut-être échapper à la mort qu'on lui prépare... O toi qui connais son innocence, dieu de justice et de bonté, guide ses pas, couvre-le de ton égide tutélaire !.. Oh ! cache le bien !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'ECUYER.

L'ECUYER, *à Edmond.*

Seigneur, le peuple d'Arles, instruit de l'arrivée de la princesse, demande qu'elle lui livre son époux ; tous font retentir le cri de vengeance, le nom du prince Adolphe: ont forcé la garde : les voilà sur mes pas.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Peuple de tout sexe et de tout âge, ANNA, URBAIN, *ils entrent par la porte du fond. Edmond se range entre eux et la princesse.*

CHOEUR.

LE PEUPLE.

Vengeance !
Vengeance !

Périssent la mère et l'enfant,
Si Constantin, mort ou vivant,
Entre nos mains n'est remis à l'instant !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANTIN, *la tête nue, les habits déchirés.*

CONSTANTIN, *s'avançant au milieu d'eux.*

(Paroles sans chant.)

Eh bien, vous le voyez...

(Chant.)

Il vient vous apporter sa tête.

(Mouvement général.)

EDMOND, *fixant Constantin avec joie.*

Enfin c'est lui!...

HÉLÉNA, *allant se jeter avec Paul dans les bras du prince.*

Qu'as-tu fait malheureux!

CONSTANTIN.

Je sens... à l'aspect de ces lieux...
Des larmes, malgré moi... s'échapper de mes yeux.

(Edmond et Constantin se fixent l'un avec horreur et mépris, l'autre avec joie et pitié.)

LE GOUVERNEUR, *aux gardes.*

Allez ; et qu'à l'instant son supplice s'apprête !

(Une partie des gardes sort par la porte du fond.)

TOUS ENSEMBLE.

LE PEUPLE, *reculant d'horreur autour de Constantin, et le désignant du doigt*	HÉLÉNA, *se présentant au milieu d'eux avec dignité.*
Le voilà donc ce Constantin! Ce scélérat, cet assassin ! Vengeance ! Vengeance !	Détrompez vous; { non, Constantin Non, mon époux, { Ne fut jamais un assassin. Il est ici quelqu'un sûr de { mon / son } innocence.

LE PEUPLE, *avec vocifération et menaçant Constantin.*

Périsse Constantin !
Périsse l'assassin!
Vengeance !
Vengeance!

EDMOND, *s'élançant avec force au milieu du peuple.*

Silence !
Peuple, soldats, retirez-vous !...
Vous, Gouverneur, restez seul avec nous !

LE PEUPLE, LES SOLDATS.

Retirons-nous; faisons silence!

CONSTANTIN, HÉLÉNA.

Ciel! quel sera notre destin!

MAURICE, URBAIN, ANNA.

Sauvez Héléna, Constantin;
Grands dieux, protégez l'innocence!

LE GOUVERNEUR, LES CHEVALIERS.

D'Edmond quel est donc le dessein?

CONSTANTIN, HÉLÉNA, *l'un à l'autre.*

L'horreur, la crainte et l'espérance,
Tour-à-tour agiten mon sein.

LES CHEVALIERS, LE PEUPLE, LES SOLDATS, *à qui Edmond fait de nouveau signe de se retirer.*

Retirons-nous, faisons silence!...
Silence!...
Silence!... (*ils sortent par la porte du fond.*)

MAURICE, *résistant à plusieurs gardes qui veulent le faire sortir.*

Faut donc que j'men aille aussi, moi?

EDMOND, *avec le plus grand trouble et d'une voix forte.*

Emmène cet enfant!

HÉLÉNA.

Bon Maurice, je vous le recommande.

MAURICE, *reprenant Paul à son col.*

Oh! n'ayez pas peur; je n'l'abandonnerons pas... (*à part.*) Est-ce que j'les aurais vus pour la dernière fois?... Ah! mon dieu, mon dieu! (*il sort entraîné par le reste des gardes.*)

SCENE XI.

CONSTANTIN, HÉLÉNA, EDMOND, LE GOUVERNEUR.

CONSTANTIN.

Vois où m'a conduit ta fatale ambition... (*Edmond le fixe avec émotion.*) Regarde Constantin couvert des lambeaux de la misère; réduit à fatiguer la pitié, n'ayant pour asyle que les antres des forêts...

EDMOND, *haut et les yeux toujours fixés sur le prince.*

Le malheureux!

CONSTANTIN.

Et c'est Edmond qui veut souiller ma mémoire d'un op-

probre éternel, et me confondre parmi des parricides ! c'est le premier ami que me donna la nature ?... (*Edmond porte des regards inquiets autour du théâtre.*) Mais tu ne m'écoutes pas...Eh bien, tremble à ton tour perfide ! Oui, c'est devant le Gouverneur et bientôt en présence des chevaliers et du peuple qu'égare ta barbarie, que je t'accuse, toi, Edmond, d'être l'assassin de mon père.

EDMOND, *avec horreur et stupéfaction.*

Moi!...

CONSTANTIN, *au Gouverneur.*

Voyez, voyez sur son front l'embarras du remords et la trace du crime. Il est des traîtres s'il est parricides... Pourquoi, depuis la mort de Romuald, ne cesses-tu de me faire chercher en tous lieux ? quel motif, si ce n'est l'ambition la plus cruelle, a donc pu te porter à desirer ma mort ?

EDMOND.

Ta mort !... (*avec élan.*) Non, non, tu ne périras point.

LE GOUVERNEUR.

Sir Edmond, vous oubliez que les loix, dont l'autorité m'est confiée, ont prononcé. . . Il n'est plus en votre pouvoir de soustraire le prince à leur vengeance.

EDMOND.

Il est innocent !

HÉLÉNA.

Grands dieux !

LE GOUVERNEUR.

Qu'entends-je !

CONSTANTIN.

Dans quel étonnement !...

EDMOND, *avec le plus grand trouble.*

Il est innocent !... (*au Gouverneur.*) Croyez-en le trouble où vous me voyez, ces larmes qui s'échappent de mes yeux... (*à Constantin.*) Non, non, tu n'es point le coupable. . . . Gouverneur, sauvez Constantin, il en est tems encore ; ne souffrez pas qu'on porte sur lui des mains criminelles...

LE GOUVERNEUR.

Seigneur... toujours votre parole me fut chère et sacrée ; mais, le caractère dont je suis revêtu ; mais, mon devoir ne me permet pas... à moins que des preuves aussi fortes qu'imprévues...

EDMOND,

Le prince n'est point coupable... c'est tout ce que je puis vous dire.

CONSTANTIN.

Au nom du ciel et de la foi des chevaliers, Edmond, acheve de t'expliquer !

HÉLÉNA.

Sauvez les jours d'un héros, d'un père, d'un époux ! . . .

EDMOND, *s'arrachant de leurs mains.*

Nature !.. honneur !.. ah ! quels combats !..

LE GOUVERNEUR.

Parlez, sir Edmond, songez que tout le peuple attend la mort du prince...

EDMOND.

Jamais !..

LE GOUVERNEUR.

Songez que déjà son supplice se prépare.

EDMOND, *d'une voix terrible.*

Son supplice !... (*tirant avec effort de son sein l'écrit qu'il fixait dans la première scène.*) Lis ! (*il le présente à Constantin d'une main tremblante.*)

CONSTANTIN, *il ouvre l'écrit et lit.*

« La main qui trace cet écrit, fut celle qui assassina le » prince Adolphe ; Constantin est innocent... (*élevant la* » *voix.*) Le ciel qui ne permet pas que le crime triomphe...

EDMOND, *regardant encore autour du théâtre.*

Plus bas !.. plus bas, je t'en supplie !

CONSTANTIN, *lisant à demi-voix et reprenant.*

» Le ciel qui ne permet pas que le crime triomphe, m'ar- » rache une vie . . . Cinquante ans de gloire, qu'a flétris » l'ambition... (*Edmond gagne la table dans le plus grand* » *abbatement.*) Puissent les tourmens dont je suis déchiré, » effrayer ceux qui voudraient imiter le barbare, le malheu- » reux comte . . . Romuald ! »

HÉLÉNA.

Qu'ai-je entendu !

LE GOUVERNEUR.

Il se pourrait ! ..

CONSTANTIN, *toujours d'une voix élevé.*

Quoi, c'est ton père !...

HÉLÉNA, *lui mettant une main sur la bouche, et lui désignant Edmond de l'autre.*

Ah !.. respectons sa douleur !

LE GOUVERNEUR, *bas.*

Romuald !... ce guerrier si vaillant !

CONSTANTIN, *de même.*

Lui ! qui tant de fois guida mes pas dans le sentier de l'honneur !..

EDMOND, *se levant et d'une voix entrecoupée.*

Il ne me comfia cet écrit... que peu d'instans avant sa mort... En me recommandant d'employer tout ce que la prudence . . . et je ne songeai plus qu'à te rendre l'honneur et la vie... Mais comment y parvenir ? depuis deux ans tu étais errant et condamné . . . Déchiré par l'idée de ta souffrance, impatient de faire cesser l'opprobre qui flétrissait ton nom, je voulus, dans mon premier transport, publier partout ton innocence ; mais mon père descendait au tombeau : c'eut été montrer en lui le coupable et déshonorer à jamais sa mémoire... Ce n'etait donc que dans ton sein que je pouvais déposer ce terrible mystère : de là, mes recherches sans nombre ; de là, ta défiance, compagne inséparable du malheur : tu m'accusais, tu me confondais parmi tes oppresseurs, tandis que je ne m'occupais qu'à sauver l'innocent le plus cher ; qu'à retrouver mon prince, l'ami de mon enfance . . . Jamais, non jamais, tu ne conseveras tout ce que j'ai souffert. (*il tombe à ses pieds.*)

CONSTANTIN, *le relevant.*

Cher Edmond !.. j'ai le prix de mon innocence : j'ai retrouvé mon ami, (*ils s'embrassent.*) et j'ai pu te soupçonner ! . . .

EDMOND.

Je ne puis m'en plaindre : moi-même je t'ai cru long-tems coupable. (*au Gouverneur.*) Seigneur, j'ai déposé dans votre sein le secret de ma vie ; je le devais au service important que vous m'avez rendu ; je le devais à votre rang, et sur-tout à cette sagesse austère qui vous a mérité la confiance et le res-

pect du peuple d'Arles.... Ordonnez qu'il rentre en ces lieux : annonçons lui, proclamons l'innocence du prince ; mais gardez-vous de prononcer jamais... Edmond sait souffrir en silence ; mais il ne sait point survivre au déshonneur.

LE GOUVERNEUR.

Jamais ce secret ne sortira de ma bouche... (*lui donnant la main.*) Recevez-en la foi d'un de vos vieux frères d'armes !

(*Il va ouvrir la porte du fond.*)

CONSTANTIN, *à Edmond.*

Reprends cet écrit, et détruis-en jusqu'à la moindre trace.. (*il le lui remet.*) Toutes les fois que ce souvenir viendra troubler Edmond... O ma chère Héléna ! rappelons-lui ce qu'il a fait pour nous : et que la douleur filiale se dissipe aux doux accens de la reconnaissance !

SCENE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, PAUL, ANNA. URBAIN, L'ÉCUYER, Chevaliers, Peuple, Gardes, et Soldats.

FINALE.

LE GOUVERNEUR, *introduisant le peuple.*

Peuple, soldats, rentrez tous en ces lieux.

TOUS CEUX QUI RENTRENT.

(*désignant Edmond encore dans les bras de Constantin et d'Héléna*)

Quel spectacle s'offre à nos yeux !

EDMOND, LE GOUVERNEUR, *tirant leurs épées.*

Vaillans guerriers, soutiens de la Provence,
Sur Constantin nous prononçons...
Foi de chevaliers nous jurons...
Au nom du ciel nous proclamons...
Son innocence.

(*ils mettent chacun un genou en terre, de chaque côté du prince, en croisant leurs épées à ses pieds.*)

LE PEUPLE, LES CHEVALIERS, LES SOLDATS.

Si Constantin n'est point coupable,
Du prince quel est l'assassin ?

(*trouble secret d'Edmond : Constantin le rassure et lui prend la main.*)

LE GOUVERNEUR.

C'est un mystère épouvantable
Qui doit mourir dans notre sein.

CONSTANTIN.

Peule, respectez ce mystère ;
De le taire à jamais tout prescrit le devoir...
Qu'il vous suffise de savoir,
Que les dieux ont vengé les mânes de mon père !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Chantons, célébrons ce beau jour ;
Et bénissons la providence,
Qui tour-à-tour
Punit le crime et sauve l'innocence !

(Pendant ce chœur, Constantin prend son fils dans ses bras, et le dépose dans ceux d'Edmond qui le couvre de caresses ; Héléna prend Maurice par la main et le leur présente ; ils s'entrelâcent tous cinq, et la toile baisse.)

FIN.

Pièces nouvelles qui se trouvent chez BARBA.

Fanchon la Vielleuse, en trois actes.
Le Séducteur amoureux, comédie en 3 actes.
Ma tante Aurore, opéra.
Le Duel impossible, par *Martainville*.
Les Préventions d'une femme, en 3 actes, de *Radet*.
Michel-Ange, opéra.
Le Père d'occasion, en un acte.
Pataquès, de *Martainville*.
Drelindindin, vaudeville en un acte.
Les Ardres sauvée, ou les Rambures, en 3 actes.
Bianco, en trois actes.
Kalick-Fergus, en trois actes.
Roland de Monglave, en 4 actes.
La Femme à deux Maris, en 3 actes.
Pizarre, en 3 actes.
Victor, ou l'Enfant de la forêt, 3 actes.
Esther, en trois actes.
Ecbert, en trois actes.
Le Sérail, en trois actes.
M. Botte, trois actes.
Héléna, en trois actes.
Les Maris en bonnes fortunes, en trois actes.
La Nièce de maTanteAurore, un acte.
Le Mariage dn Capucin, 3 actes.
Clémence de Valdemar, 3 actes.
Le Béverley d'Angoulême, un acte.
Chimère et Réalité, opéra, un acte.
L'officier Casaque, opéra, un acte.
Cassandre, huissier, opéra, un acte.
Les deux Valets, comédie, un acte.
Le devoir de la Nature, drame, 5 actes.

cuthemin
blanc 10750

